



e le délit

Le seul journal francophone de
l'Université McGill
Prends soin de ta tête depuis 1977.

CONQUÉRIR L'ESPACE MÉDIATIQUE EN PAGES CENTRALES

L'AEUM ne choisit pas Choose-Life p. 3
Le dalaï-lama à McGill p. 5
Spécial livres en p. 12-13
It Might Get Loud: deux fois plutôt qu'une p.16

McGill
LAW DROIT

**SÉANCES D'INFORMATION
SUR L'ADMISSION EN DROIT**

Le 21 octobre à 16 h
Le 19 novembre à 16 h

 **métro PEEL**
3660 rue Peel
(angle Docteur Penfield)

RESPONSABLES DES
ADMISSIONS SUR PLACE

**Date limite pour les candidats
universitaires et adultes :**
30 novembre 2009

Visitez notre site internet :
<http://francais.mcgill.ca/law>

**ÉTUDIANTS – DISCIPLINES
TECHNIQUES ET COMMERCIALES**

Les grands cerveaux voient les choses sous un angle différent et trouvent des solutions inédites. Qui aurait pu penser utiliser une protéine de poisson pour empêcher le gaz de geler dans des gazoducs sous la mer? L'un des nôtres l'a fait. Et nous sommes à la recherche d'étudiants et de diplômés pour aborder le problème de la demande énergétique dans une perspective nouvelle. Nous offrons la formation, le soutien et les choix de carrière qui vous permettront de donner votre pleine mesure. Côté certains de nos plus grands spécialistes de la résolution de problèmes. Avec eux, vous pourrez contribuer à assurer de façon responsable notre avenir énergétique.

Pensez-y. Allez à www.shell.ca/carrieres et indiquez le code de référence suivant au moment de poser votre candidature : **GGY1050**.

Shell offre l'égalité d'emploi.



Découvrez les études supérieures à l'Université d'Ottawa cet **automne**

Portes ouvertes

Le mardi 20 octobre

Navette gratuite aller-retour
à l'Université d'Ottawa :
les places sont limitées,
réservez dès maintenant!

Conférence sur les frontières de la recherche

Les 24 et 25 novembre

Ça
part
d'ici.



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

NAVETTE GRATUITE

le 20 octobre. Inscrivez-vous :
www.decouvrezuOttawa.ca



Plogue:

**CKUT 90.3FM, votre radio de campus, tient
son Assemblée générale annuelle
ce mercredi 7 octobre, 18h au Leacock 232**

CAMPUS

Rififi au Conseil législatif de l'AEUM

Une motion visant à censurer les activités du club Choose Life suscite la controverse chez les représentants étudiants.

Stéphanie Dufresne

Le Délit

La rencontre bimensuelle des représentants étudiants de l'Association étudiante de l'Université McGill (AEUM) a été plus mouvementée qu'à l'habitude, alors qu'une motion de censure a soulevé de vifs débats sur l'avortement, l'Holocauste et la liberté d'expression. Co-présentée par la vice-présidente (clubs et services) Sarah Olle et la représentante de la faculté des arts Sarah Woolf, la motion initiale visait à affirmer la désapprobation de l'AEUM envers l'événement Echoes of the Holocaust organisé par le club Choose Life. La résolution prévoit également que l'AEUM contacte Morton Mendelson, le vice-principal exécutif adjoint de McGill, afin de l'informer que la tenue de l'événement –qui devait avoir lieu dans les locaux de l'université – contrevient au désir des représentants étudiants.

Créé en 2008 dans la controverse, le club Choose Life s'est donné comme mandat de promouvoir la position pro-vie, notamment en invitant des conférenciers à aborder cette question

sur le campus. C'est dans cette optique que le club a invité José Ruba, militant pro-vie et membre du Centre Canadien pour une réforme bio-éthique, à prononcer une allocution le 6 octobre. Toutefois, selon la motion soumise à l'attention du Conseil, l'événement de Choose Life contreviendrait à la Politique sur l'équité de l'AEUM. En effet, la politique exige que l'AEUM «fasse preuve de leadership en matière de justice sociale» et «promeuve un environnement anti-oppressif qui encourage une culture du respect». La présentation de José Ruba, qui établit un parallèle entre les femmes qui se font avorter et les Nazis en charge des camps de concentration, et qui fait un usage abondant d'imageries volontairement choquantes, a été jugée irrespectueuse et oppressive –notamment envers les femmes ayant vécu un avortement et envers le peuple juif.

Le Conseil ne choisit pas Choose Life

La motion telle que présentée par Mlle Olle a suscité un vif débat chez les représentants étudiants. Outre l'intervention de Nathalie

Fohl, présidente et fondatrice du club Choose Life, en défense de la position pro-vie, les prises de parole en défaveur de la motion exprimaient une préoccupation pour le respect de la liberté d'expression. Du côté des opposants, plusieurs ont dénoncé le caractère inutilement provocateur et déshumanisant de l'approche de Ruba. Le vice-président (affaires externes) Sebastian Ronderos-Morgan est intervenu afin de rappeler que «Choose Life avait promis, lors de sa création en 2008, de ne pas faire usage d'imageries choquantes pour promouvoir ses idées». Ce non-respect de ses engagements par le club pourrait exiger une réévaluation de son mandat et de la manière dont il est exécuté.

Un amendement introduit par le Vice-président (finances et opérations) Jose Díaz a statué que si Choose Life décidait «d'aller à l'encontre de la décision du Conseil et de maintenir l'événement, le club deviendrait alors automatiquement inéligible à recevoir des fonds de la part de l'AEUM». Bien qu'il ait fait hésiter quelques représentants soucieux de ne pas brimer la liberté d'expression sur le campus, l'amende-



Malgré ses apparences soviétiques, le débat fait rage au Shatner

Guillaume Doré / Le Délit

ment a finalement été adopté tel quel, avec l'ensemble de la résolution, à quinze voix contre deux. Nathalie Fohl a cependant affirmé subséquemment que le club n'a jamais reçu de fonds de l'AEUM.

À surveiller à l'AEUM

Outre la controversée motion de censure qui a attiré la majeure part de l'attention, d'autres propositions ont été soumises à la considération du Conseil. Notamment, une motion visant à retirer des règlements de l'AEUM une section qui dénonce et s'oppose à la pornographie sera débattue lors du prochain conseil

législatif. De plus, le calendrier de la période électorale d'automne a été adopté. Tous les étudiants de première année à McGill qui souhaitent se présenter au Conseil des étudiants de première année (First Year Council) sont invités à participer à la session d'information du 7 octobre; alors que ceux qui veulent soumettre une question référendaire doivent le faire avant le 16 octobre. Finalement, l'AEUM en est à préparer l'Assemblée générale semestrielle qui aura lieu le 21 octobre prochain. La date limite pour soumettre une motion à l'ordre du jour est le 9 octobre avant 17h. ☉

NATIONAL

«Assé» de divergences

Les quatre principaux acteurs du mouvement étudiant osent une tentative de rapprochement lors de la table ronde organisée par l'ASSÉ dans le cadre de son camp de formation annuel.

Stéphanie Dufresne

Le Délit

Le 26 septembre dernier, les quatre acteurs principaux du mouvement étudiant se sont retrouvés assis à la même table lors d'un panel-débat organisé par l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ) dans le cadre de son camp de formation. Julien Vadeboncoeur de l'ASSÉ, Daniel Pierre-Roy de la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ), Olivier Jégou de la Table de concertation des étudiants du Québec (TaCEQ) et Xavier Lefebvre-Boucher de la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ) ont débattu pendant près de quatre heures sur l'état et l'avenir du mouvement étudiant devant une salle remplie de militants. L'événement avait quelque chose «d'historique» a affirmé l'animateur du débat Francis Hamel d'un ton pincésans-rire, puisque les différents acteurs du mouvement étudiant québécois ne s'étaient pas retrou-

vés assis à la même table depuis de longues années. En effet, séparés par des divergences profondes, les groupes étudiants se perçoivent parfois plus comme des ennemis politiques plutôt que comme des alliés.

C'est cette polarisation croissante –surtout depuis la grève de 2005 dont subsistent bien des rancunes– à laquelle a voulu réagir la TaCEQ, la nouvelle venue dans le paysage politique. Ce regroupement à la structure décentralisée –à laquelle s'est jointe l'Association étudiante de l'Université McGill– se veut «centriste du côté de ses moyens, entre concertation et confrontation, et du côté de ses fins, entre pragmatisme et programmatisme» a expliqué Olivier Jégou, porte-parole de l'association. Encore en pleine construction, la TaCEQ vise à se positionner comme un acteur crédible qui rassemble les associations étudiantes qui avaient désaffecté l'une ou l'autre des fédérations existantes. Beaucoup de chemin reste néanmoins à parcourir avant



Un moment d'humour ponctue le débat houleux

Stéphanie Dufresne / Le Délit

qu'elle ne s'impose comme un acteur incontournable, notamment en se faisant mieux connaître sur les campus. «Comme les adhésions ne se font pas par référendum, la plupart des étudiants membres de la TaCEQ ne sont même pas au courant!» a souligné Daniel Pierre-Roy.

Au nombre des questions qui ont été ardemment débattues s'est retrouvé le référendum d'affiliation à la FEUQ de l'Association des étu-

diantes et étudiants de deuxième et troisième cycles (AÉEDTC) de McGill. Un intervenant a questionné la légitimité démocratique du référendum qui s'est tenu à la dernière semaine d'août plutôt qu'en automne comme il l'était originellement prévu. En réponse, Daniel Pierre-Roy a défendu son organisation en soulignant que «c'est l'exécutif de l'AÉEDTC lui-même qui en a fait la demande, et elle nous semblait légitime dans la mesure où les étudiants

des cycles supérieurs sont aussi difficile à rejoindre en hiver qu'en été».

Bien que les débats aient commencé de manière plutôt réfléchie et fructueuse, la sauce a tourné au vinaigre vers la fin alors que plusieurs des interventions du public prenaient des airs de règlements de comptes. Selon Xavier Lefebvre-Boucher, cette table ronde n'a finalement «qu'exposé au grand jour ce que tout le monde savait déjà: le mouvement étudiant est divisé». ☉

Conversation avec Morton J. Mendelson

Jeudi dernier, Morton J. Mendelson, vice-président exécutif adjoint à la vie étudiante et à l'apprentissage de l'Université McGill, a convoqué la presse étudiante pour discuter d'un sondage que l'administration s'apprête à diffuser parmi les étudiants cette semaine.

Alexandre Ruiz de Porras Guédon
Le Délit

«Que peut faire la direction universitaire pour que ses services de soutien aux étudiants soient davantage sensibilisés aux différences culturelles et personnelles, tout en respectant les objectifs académiques fondamentaux de l'Université?»

C'est de cette question dont voulait discuter Morton Mendelson, vice-principal exécutif adjoint à la vie étudiante et à l'apprentissage de l'Université McGill, lorsqu'il a rencontré la presse mcgilloise jeudi dernier. «Notre population étudiante est très diversifiée, affirme M. Mendelson, mais à quel point?»

Il peut être lu dans le communiqué remis aux journalistes par M. Mendelson que l'Université n'est «pas en mesure de décrire [sa] diversité, étant donné qu'elle ne pose pas de questions par rapport à celle-ci au moment de l'inscription des étudiants». «Sans une meilleure connaissance des étudiants qui fréquentent l'Université, il nous est difficile de servir nos étudiants de façon aussi satisfaisante que nous le souhaiterions. Le présent sondage entend combler cette lacune», poursuit le communiqué.

M. Mendelson indique qu'il s'agit là d'une «étude démographique». L'approche des associations étudiantes a été mentionnée comme une solution possible, mais elle n'est pas toujours facilement opérable par l'administration. «Ce sondage nous aidera à mieux comprendre [les étudiants], car ils ne sont pas toujours ouverts à [l'idée de] faire des déclarations sur leur vie personnelle à l'administration», a-t-il indiqué.

Il ajoute que l'Université a

«un certain nombre d'étudiants pour qui [elle n'a] pas de services». Le sondage portera donc sur une variété d'aspects de la vie privée de chaque étudiant, allant de renseignements généraux sur la langue parlée par ce dernier, en passant par leur opinion sur le financement des études et la religion. Aussi, les participants resteront dans l'anonymat.

En ce qui concerne la question de la religion, M. Mendelson a précisé qu'«elle n'est pas tout à fait appropriée de nos jours», mais qu'il serait bon pour l'Université de savoir jusqu'à «quel point certains étudiants éprouvent le besoin d'observer leurs rites religieux». Les questions du sondage portant sur ce sujet serviraient donc à aider l'établissement à mieux accommoder la population mcgilloise en ce sens.

La rencontre a également été l'occasion d'aborder une foule d'autres sujets sur lesquels M. Mendelson a été franc et a mené un dialogue ouvert. En ce qui concerne les retards des *course-packs*, il a signalé que la situation devrait s'améliorer. Il pense que le matériel de classe s'informatisera de plus en plus rapidement dans les années à suivre, «ce qui est en même temps bénéfique pour l'environnement», a-t-il dit.

Sur la question de la hausse des frais de scolarité, qui représente une frein à l'accès à l'éducation supérieure pour certains, M. Mendelson tranche sur la question en affirmant que «notre but est que les étudiants de McGill ou les futurs étudiants n'aient pas à se soucier du financement de leurs études». «Nous sommes bien loin de ce but», confie-t-il, mais il assure qu'«il y a eu du progrès» ces dernières années.

Un dernier mot a été dit sur la place du français à McGill. M.



M. Mendelson veut en savoir plus sur vous

Alexandre Ruiz de Porras Guédon/Le Délit

Mendelson se souvient lorsqu'il y était étudiant dans les années 1960. «On entendait pas ou très peu le français sur le campus», dit-il. Il juge que depuis, la place du français s'est «nettement améliorée». Il a toutefois indiqué que le pourcentage de francophones a diminué ces dernières années,

alors que le pourcentage des allophones est en hausse.

Enfin, M. Mendelson considère que «la chose la plus importante pour McGill est la qualité de ses étudiants», et rappelle que l'université «veut aider ses étudiants tant sur le plan intellectuel que personnel». Même

s'il sera impossible de régler immédiatement chaque problème soulevé, M. Mendelson assure qu'au final, «le but [du sondage] est d'avoir des données qui nous permettront de mieux servir nos étudiants». Alors, que fait-on? Mord-on à l'hameçon, Morton? ☉

CAPSULE JURIDIQUE

Vos Droits 101: mythes et réalités au sujet des constats d'infractions

L'équipe de la CIJM

Comme l'été des Indiens fait place à l'automne des Québécois, il n'est plus question que je prenne mon vélo pour aller à l'école ou que j'aie prendre une bière avec mes chums dans le parc: Y. Fait. Ben. Trop. Frette. Malgré tout, il semble que la ferveur de certains d'entre nous ne diminue pas avec le froid. C'est tout à votre honneur, mais vous devrez tout de même faire gaffe aux feux rouges et contrôler votre tentation de boire à l'extérieur: ces actions constituent des violations aux règlements municipaux. Et vous apprendrez rapidement que de brûler un feu rouge ou de consommer de l'alcool dehors alors que le bonhomme carnaval

n'est pas encore en ville pourrait vous coûter pas mal cher. Si d'aventure votre charme ne suffit pas à vous sauver d'un constat d'infraction, il pourrait vous être utile de garder en mémoire ces quelques informations.

Mythe 1: S'il y a une erreur sur mon constat d'infraction, je serai acquitté.

Faux. Il peut arriver que votre nom ou votre adresse soient mal écrits sur le constat que vous remet la police. À moins que cette erreur introduise un doute raisonnable quant à votre culpabilité, elle ne sera pas pertinente à votre défense. Si, par contre, on vous remet un constat d'infraction sur lequel il est inscrit que vous avez brûlé un feu rouge à l'intersection

de Roy et Coloniale alors qu'en réalité, il n'y a qu'un signe d'arrêt, ce type d'erreur pourrait fort bien introduire un doute raisonnable quant à la commission de l'infraction alléguée. Rappelez-vous cependant que si vous contestez votre constat d'infraction sans défense valide, vous pouvez encourir des frais judiciaires qui doubleraient ou même tripleraient l'amende originale.

Mythe 2: Si le policier ne se présente pas à l'audience, je serai automatiquement acquitté.

Faux. Le policier n'est pas obligé d'assister à l'audience, car le constat d'infraction et le rapport d'infraction sont considérés comme des équivalents au témoi-

gnage sous serment. Néanmoins, vous pourriez demander à ce que l'agent soit présent pour un contre-interrogatoire. Il faut prendre note que cette demande peut entraîner des conséquences fâcheuses cependant: vous pourriez avoir à payer des frais judiciaires supplémentaires si le juge estime que vous avez fait perdre du temps à tout le monde.

Mythe 3: Si je déménage, ils ne peuvent pas me faire payer.

Faux. Lorsqu'un jugement est rendu contre vous, votre dossier est transmis à un percepteur qui vous demandera de payer l'amende dans un certain délai. Si vous n'obtempérez pas, le percepteur pourra recourir à des mesures vous pénalisant, comme la saisie

de vos biens ou la suspension de votre permis. Ces mesures pourront même être reconnues et/ou exécutées dans une autre ville ou province. Il est aussi à souligner qu'un bref de saisie aura un impact important sur votre dossier de crédit. ☉

Besoin d'un coup de main ou de plus d'information?

Si vous avez davantage de questions quant à la procédure à suivre pour contester votre constat d'infraction, passez nous voir avec votre billet en main. Vous nous trouverez au rez-de-chaussée du Centre universitaire (Shatner Building). Vous pouvez aussi nous téléphoner au 514-398-6792 de 9h à 17h, du lundi au vendredi.

Un océan de sagesse se déverse sur McGill

Le dalaï-lama s'adresse aux futurs enseignants sur la religion, l'éthique et la non-violence.

Alexandre Ruiz de Porras Guédon
Le Délit

De passage à Montréal, le dalaï-lama était en visite à l'Université McGill dans le cadre d'un événement privé, coparrainé par les facultés des sciences de l'éducation et d'études religieuses. Ayant entendu parler du programme d'éducation «Éthique et culture religieuse» enseigné au Québec dans les établissements primaires et secondaires, il a souhaité pouvoir s'adresser directement aux étudiants universitaires en éducation, et donc aux futurs professeurs, sur l'importance de ces sujets.

Lorsque le dalaï-lama a fait son entrée sur scène, le public l'a accueilli avec une salve d'applaudissements. Le moine bouddhiste s'est humblement incliné et a salué le public en retour, échappant un petit rire qui a immédiatement provoqué l'hilarité à travers l'audience.

Après avoir pris place dans son fauteuil, près de celui de son interprète, le moine bouddhiste Matthieu Ricard, il a esquissé un sourire et a lancé: «*Seems you prefer French, isn't it?*». Le public a d'emblée été sous le charme.

Le guide spirituel tibétain, exilé en Inde depuis 1959, a commencé par condamner la violence, qui empêche le respect et la tolérance de s'installer dans les relations humaines. La violence n'invite pas au dialogue entre les religions et les cultures, ni à leur enseignement, a-t-il remarqué.

Puis, il en est venu à la religion, qui, souvent, est un terrain de mésentente et de conflit. Il a expliqué que, dans le bouddhisme, c'est la relation de cause à effet qui pousse les gens à mener des actions dans une perspective d'altruisme et de bienveillance envers leur entourage, alors que dans les religions théistes, c'est un sentiment d'appartenance à une communauté et de partage d'une foi qui mène à agir avec compassion.

La religion étant un sujet délicat, le guide spirituel a ajouté avec une pointe d'humour: «D'après le dictionnaire Oxford, la définition du mot "religion" serait la foi en un créateur. Alors est-ce que ça veut dire que le bouddhisme n'est pas une religion?» «Ça rend mon esprit confus», a-t-il ironisé.

Le dalaï-lama a fait la distinction entre les religions théistes, comme le christianisme, et les non-théistes, comme le bouddhisme. «Malgré les différences et les diverses explications métaphysiques qui distinguent chaque religion, a noté le moine de 74 ans, les religions ont pour but d'apporter le bonheur et une plénitude aux gens». D'après lui, la religion servirait à véhiculer des valeurs et une certaine éthique.

Cependant, il considère que l'éthique n'est pas intrinsèque-

ment liée à la religion, car «si elle devait appartenir à une religion, à laquelle ce serait?» L'éthique consisterait donc tout simplement en «des actions, physiques, qui sont bénéfiques à long terme pour ceux qui nous entourent». Il a dit se ranger «derrière l'idée que l'éthique doit être séculaire». Pour lui «la sécularité ne signifie pas le rejet de la religion [...] mais plutôt le respect de toutes les religions».

C'est ainsi qu'il a appelé les religions au dialogue, même avec les courants de pensée non-religieux. Pour cela, il a pris l'exemple de l'Inde. Civilisation plusieurs fois millénaire, l'Inde représente une tradition de cohabitation entre différentes religions et groupes non-religieux, notamment l'école nihiliste. Selon le Prix Nobel de la Paix, le contexte indien a permis de rassembler les valeurs religieuses avec les valeurs humanistes des non-croyants. L'éthique constituerait selon lui «la base fondamentale pour un développement physique sain et salutaire». Enfin, «c'est un choix personnel d'embrasser ou pas la religion, mais c'est important de reconnaître une certaine éthique universelle», a-t-il spécifié.

Le dalaï-lama s'est attaqué avec des mots simples aux maux qui, selon lui, semblent ronger le monde. Dans les affaires, l'argent «ne peut pas apporter la paix intérieure nécessaire à l'esprit, même si le confort physique est indiscutable». Sur le plan écologique, il a dit qu'«il y a un manque de prise de conscience au niveau holistique: beaucoup trop de gens ne pensent pas aux futures générations». Il a d'ailleurs ajouté avec emphase que «c'est pour cela que nous avons besoin de l'éthique».

Sans vouloir faire de prosélytisme, il a indiqué qu'«il y [aurait] toujours des problèmes dans ce monde et des gens avec des intérêts conflictuels. La meilleure méthode, c'est le dialogue; [c'est de] manifester de l'intérêt pour l'autre». Il suffirait que le respect et la tolérance soient aussi contagieux que le rire de ce saint homme.

À la fin de l'événement, Spencer Boudreau, professeur de la faculté des sciences de l'éducation à l'Université McGill et organisateur de l'événement, a déclaré que la venue du dalaï-lama représente «une grande reconnaissance et un encouragement» pour les professeurs, et, plus spécialement, dans les matières de l'éducation et de la religion, qui «sont souvent des matières peut-être prises moins au sérieux que les autres».

Heather Munroe-Blum, Principale et vice-chancelière de l'Université McGill a quant à elle qualifié la venue du dalaï-lama avant tout comme celle d'«un professeur». Mme Munroe-Blum en a profité pour noter que cet événement a été «l'occasion de célébrer l'étude de l'humanité». ☉



Le dalaï-lama partage sa sagesse avec quelques mcgillois privilégiés

Giandomenico Ricci / Flickr

Appel aux questions de référendum!

Avez-vous une question pour les
22,000 étudiants de McGill?

Prenez la parole dans les politiques de l'AÉUM!

Laissez votre marque à McGill!

Appelez un Référendum à l'initiation étudiante!

Pour les trousse de pétitions
pour un Référendum à
l'initiation étudiante :
www.electionsmcgill.ca

Les questions doivent être
approuvées par le Chef
électoral avant la collection
des signatures!

Date limite pour les pétitions : le 16 octobre à 16 h

Shatner, salle 405
(514) 398-6474
elections@ssmu.mcgill.ca

elections
mcgill

La Colombie sans colombe

Le 25 septembre dernier, Ingrid Betancourt s'est prêtée aux questions du public au Palais des Congrès de Montréal. Une entrevue rendue possible grâce à Reporters Sans Frontières et l'Institut de Nouveau Monde.

Marion Béchéri

Le Délit

D'une silhouette gracile, le teint légèrement diaphane mais le regard lumineux, Ingrid Betancourt est entrée tout doucement, flottant presque, dans la salle de conférence du Palais des Congrès. D'une voix légèrement éraillée, susurrée presque, Mme Betancourt, ex-candidate aux élections présidentielles colombiennes, a raconté avec générosité son passé douloureux en tant qu'otage aux mains des Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC).

Son incarcération aura duré six ans. «J'ai pardonné [à mes ravisseurs], et je les aime en tant qu'êtres-humains, non en tant qu'organisation», a-t-elle affirmé. D'ailleurs, elle croit que «le terrorisme est le fruit de la haine» et elle a appris avec le temps que «la meilleure arme devant la haine, c'est l'amour».

Dans un pays éprouvé par plus d'un siècle de violence, Ingrid Betancourt mène une lutte implacable contre la corruption du

pouvoir lié aux cartels de la drogue: «Ce que j'ai vu, c'est une guérilla qui se maquille de communisme, mais qui est avant tout une organisation militaire au service du trafic de la drogue», a-t-elle raconté.

En effet, depuis les années 1990, les FARC se sont surtout lancés dans des actions de violence –incluant du trafic de drogue et des enlèvements. Cela lui vaut d'être aujourd'hui répertoriée comme organisation terroriste par de nombreux pays.

La politicienne franco-secchello-colombienne a bien l'intention de poursuivre sa lutte pour la libération des otages. À ce jour, selon le gouvernement colombien, 125 personnes seraient encore en captivité en tant qu'otages économiques. «Je suis obligée de penser à ceux qui restent dans la jungle : mes compagnons, mes frères en captivité. (...) Je me sens coupable d'être libre.»

Ingrid Betancourt lance donc un appel à tous pour continuer ce combat «dans un monde qui est attaqué par le terrorisme. Nous pouvons tous aider à ce que le



Ingrid Betancourt enjoint la population à se rassembler pour lutter contre le terrorisme

Fabio Gismondi / Flickr

terrorisme soit neutralisé. (...) Le meilleur moyen, c'est l'amour.

Chaque fois que nous excluons les gens [parce qu'ils sont différents],

nous alimentons le terrorisme», a conclu Mme Betancourt. ☉

CAMPUS

Rencontre avec l'activiste Angela Davis

Jeudi dernier, l'Université McGill a accueilli l'activiste américaine Angela Davis, qui a prononcé un discours sur le rôle des médias dans la diffusion d'une vision raciste de la criminalité.



Angela Davis dénonce le racisme qui perdure dans les médias

Constance Lahuna / Le Délit

Constance Lahuna

Le Délit

Cela fait 40 ans qu'Angela Davis parcourt le monde dans le but de défendre les droits de l'homme. Elle s'est d'ailleurs déjà retrouvée sous la loupe du FBI pour son association avec les Black Panthers et le Parti Communiste américain. Le 1^{er} octobre dernier, la communauté mcgilloise a eu l'occasion de rencontrer cette conférencière très prisée pour son militantisme radical antiraciste, antisexiste, anti-guerre et anticapitaliste.

Cette passion pour l'activisme qu'entretient Mme Davis

est inspirée des conditions de vie auxquelles ont été sujets sa famille et la communauté noire en général dans l'État d'Alabama, un État à tendance encore très raciste dans les années 1950 et 1960. Parce qu'elle a réclamé le respect de ses droits et ceux d'autrui, la militante fut condamnée à trois reprises avec peine de mise à mort. On l'accusait de meurtre, d'enlèvement et de conspiration, alors qu'elle était innocente, et ce fut uniquement une mobilisation très importante de la part de ses partisans qui la sauva, a-t-elle expliqué à l'audience.

Son histoire est représentative de bien d'autres cas semblables

aux États-Unis, dont celui d'Oscar Grant. Grant, un jeune homme noir, rentrait chez lui par métro le soir du nouvel an en 2009, lorsqu'une bataille éclata dans le métro de San Francisco. La police intervint aussitôt. Alors qu'Oscar n'était pas armé et maintenu par terre par un des policiers, un autre agent lui tira dessus. Oscar Grant mourut sur le coup. Cette scène fut l'une des plus regardées sur le site de YouTube. «L'ampleur de cet événement est monumentale, non seulement pour cette atrocité commise par un acte raciste, mais aussi par le nombre de gens qui l'ont filmé et regardé», a-t-elle déclaré.

«Comment pensez-vous qu'il faille réagir à cela?» La question de la militante résonne dans la salle. L'histoire de Grant n'est que le reflet de centaines d'autres. Une injustice banalisée par les médias qui ne risquent pas de s'arrêter tant que les Noirs continueront à être la cible des lois discriminatoires et de la police.

En effet, d'après Mme Davis, «il existe un racisme inhérent à la police et aux médias, qui servent de support à une idéologie raciste aux États-Unis». La conférencière a expliqué que depuis

l'abolition de l'esclavage, nombre d'États, comme la Virginie, ont maintenu des lois défavorables aux Noirs. Il est même écrit dans la Constitution que «l'esclavage a été aboli sauf pour les punitions liées au crime», selon Mme Davis. Elle ajoute que, pour la communauté noire, il semblerait que n'importe quel acte soit un crime.

L'artiste Kanye West a lui-même dénoncé le cas d'une vieille femme voulant ramener de la nourriture de sa propre maison à son mari malade qui se trouvait dans un motel après les inondations de la Nouvelle-Orléans et qui fut arrêtée pour vol, alors que la ville entière était mise sens dessus dessous par les Blancs qui allaient se servir dans les magasins.

Angela Davis se bat aussi pour l'abolition des prisons et de la police, et voudrait que notre société «explore des stratégies de décarcération». Avec des institutions et une Constitution qui soutiennent le racisme en donnant accès à l'éducation à certains et à l'incarcération à d'autres, elle considère qu'il vaudrait mieux tout réformer par des valeurs de tolérance et de respect envers les gens de couleur. ☉

Petites annonces

Pour passer une annonce :

ads@dailypublications.org
3480 rue McTavish, B-26 (514) 398-6790

Les frais

Étudiants et employés de McGill :

6,70 \$ / jour; 6,20 \$ / jour pour 3 jours et plus.

Grand public :

8,10 \$ / jour; 6,95 \$ / jour pour 3 jours et plus. Limite de 150 caractères. Des frais de 6,00 \$ seront appliqués si le nombre de caractères dépasse la limite.

Minimum 40,50 \$ / 5 annonces.

Catégories :

Logement, Déménagement / Entreposage, Entrée de données, Services offerts, À vendre, À donner, Offres d'emploi, BILLETS, Objets perdus & trouvés, Personnelles, Cours, Avis, Bénévolat, Musiciens, etc. **Les annonces Objets perdus & trouvés sont gratuites.**

Logement

4 1/2 à louer

Montréal-Nord, rénové, spacieux, environnement très calme et propre, près des autobus, du métro et de tous les services, à 15 min. du centre-ville (métro Pie-IX), libre 1^{er} octobre. 5455 (450) 661-6110

Offres d'emploi

ÉCOLE DES MAÎTRES

Cours de service au bar et de service aux tables.

Rabais étudiant, service de référence à l'emploi.

514-849-2828

www.EcoleDesMaitres.com
(inscription en ligne possible)

OFFRE D'EMPLOI - Suchen fließend deutsch-sprechende Studenten/-in um unseren Kindern durch Konversation und Spiel Deutsch zu lernen. Die Kinder haben bereits gute Deutschkenntnisse. Tageszeiten sind flexibel - idealerweise später Nachmittag zwischen 4-7pm jeweils fuer 60-90 Minuten, einmal oder zweimal pro Woche. Bezahlung muss besprochen werden. Bitte kontaktieren Sie Familie Bucheit in Montreal: 514-932-2499. Wir freuen uns Sie kennenzulernen.

Transport collectif: consensus superficiel

Ce troisième article de la mini-série sur les élections municipales traite d'un enjeu électoral important, le transport, et des solutions proposées par les principaux partis dans la course.

Vincent Allaire

Le Délit

Bonnet blanc, blanc bonnet les partis municipaux? Il est vrai que les partis se rejoignent sur certaines idées, mais les moyens pour concrétiser ces projets sont différents. Et comme l'écrivait Camus dans *L'homme révolté*, les moyens justifient la fin! Voici donc une présentation non exhaustive des promesses électorales en matière de transport collectif de la part des trois principaux partis en lice.

Rappelons que le maire sortant Gerald Tremblay dirige Union Montréal, Louise Harel mène l'opposition officielle Vision Montréal, et l'urbaniste Richard Bergeron, Projet Montréal. Au moment d'écrire ses lignes, seul Projet Montréal a rendu public son programme dans son intégralité. Union Montréal dévoile le sien au compte-gouttes, au fil des

jours. Vision Montréal n'a pas encore rendu public son programme officiel.

Le transport collectif fait partie de la vie de tout étudiant. Les trois partis proposent tous d'implanter des voies réservées pour les autobus sur les grands axes de Montréal, comme le boulevard Pie-IX, par exemple. Il y a aussi consensus pour allonger la ligne bleue du métro jusqu'aux Galeries d'Anjou. C'est l'échéancier qui pose problème ici: Gerald Tremblay promet que le projet sera complété en trois ans, alors que Louise Harel considère comme plus raisonnable un échéancier d'une dizaine d'années.

Union Montréal et Projet Montréal désirent aussi implanter le tramway à Montréal au cours des quatre prochaines années. Si le parti de madame Harel dit vouloir se concentrer sur les voies réservées mentionnées précédemment,

Vision Montréal fait bande à part et remet en question la pertinence même des tramways.

De plus, chaque parti apporte des idées diverses et originales. Par exemple, Union Montréal veut un tram-train qui relierait Lachine au centre-ville. Vision Montréal, de son côté, veut financer l'Université de Montréal pour un projet d'accès universel au transport en commun pour les étudiants à temps plein, un projet au coût de 200 000 \$. Projet Montréal promet plutôt de baisser le coût de la carte mensuelle de 68,50 \$ à 60 \$ (de 37 \$ à 30 \$ pour le tarif réduit).

C'est bien beau, ces promesses, mais il faut encore financer le tout. Les trois partis s'entendent: les automobilistes devront payer la note. Union Montréal veut un péage pour financer les projets de transport en commun de Montréal ainsi que ceux des

quatre-vingt-deux municipalités de la région métropolitaine. Les postes de péage seraient donc distribués dans l'ensemble de la grande région de Montréal. Vision Montréal désire aussi un péage, mais qui financerait à la fois le transport collectif, l'entretien autoroutier et l'entretien des grandes artères de Montréal. Cela ferait avaler la pilule aux automobilistes qui sont d'accord pour payer si l'argent récolté est utilisé pour améliorer la qualité des routes. Projet Montréal, de son côté, hésite entre les péages ou l'imposition d'une taxe sur les stationnements non résidentiels hors rue.

Dans tous les cas, les revenus estimés de ces propositions seraient de l'ordre de 250 millions de dollars. Considérant que le budget de la STM est d'un peu plus d'un milliard de dollars, les revenus additionnels du péage (ou de la taxe) auraient un effet nota-

ble sur l'offre de transport collectif à Montréal.

Enfin, notons qu'il y a un consensus chez les trois principaux partis pour réduire la place de l'automobile et pour augmenter celle du transport collectif. Mais le diable est dans les détails. Pour vous donner une idée, le programme en matière de transports de Projet Montréal seulement s'étale sur une quinzaine de pages! Union Montréal condense ses promesses en onze engagements sur une page. Bref, l'issue de l'élection du 1er novembre prochain aura un impact majeur sur l'offre de transport collectif à Montréal est bien loin du bonnet blanc, blanc bonnet.

Le Délit vous invite à consulter ses prochains numéros pour en savoir plus sur les autres enjeux des élections municipales, notamment l'environnement, la culture, les parcs et la sécurité. ☉

ÉTUDES EUROPÉENNES

L'Union Européenne, en crise?

Le 29 septembre dernier, le professeur et spécialiste en politique européenne George Ross a partagé ses réflexions sur les deux crises de l'Union Européenne.

Mélanie Devirieux

Le Délit

Du 22 septembre au 6 octobre, dans le cadre des Belles soirées de l'Université de Montréal, se tiennent une série de trois conférences ayant pour sujet le poids de l'Europe dans le monde. La deuxième conférence de cette série, «Les deux crises de l'Union Européenne», était présentée par M. George Ross, professeur à l'Université Brandeis et professeur associé au Département de science politique de l'Université de Montréal et au Centre d'excellence sur l'Union européenne des Universités de Montréal et McGill.

Après toutes ces années d'existence et des réalisations plus impressionnantes les une que les autres au plan supranational, quel est le bilan du miracle européen? Selon George Ross, l'Union Européenne traverse maintenant deux crises majeures. La première crise en est une compliquée: elle est multiple et elle consiste en un mécontentement général des Européens face à l'UE. La seconde crise concerne la place de l'UE dans le monde, économiquement et politiquement parlant.

Que veut faire l'Europe, et que veut-elle devenir dans les prochaines décennies? Comment répondre aux défis de la crise financière actuelle qui s'ajoute à la longue liste des maux de l'UE? Pour répondre à ces questions,

une introspection s'impose, selon le spécialiste.

Une union en manque d'amour

M. Ross aborde la première crise en posant une question fort pertinente: «Comment se fait-il que malgré ses réussites économiques, l'UE ne soit pas aimée de ses citoyens?» Selon le professeur, pendant des années, les chefs de pays ont vanté les avantages de faire partie de l'UE et ont promis beaucoup de changements à la population –particulièrement en ce qui a trait à l'amélioration de la qualité de vie–, mais «le changement tarde à arriver» nous explique M. Ross.

Le succès économique de l'UE ne profite pas à tout le monde: dans certains pays, le taux de chômage reste très haut, les emplois sont incertains dans plusieurs domaines techniques, et le financement des programmes sociaux est en baisse depuis plusieurs années.

Une autre partie de la réponse au pourquoi du mécontentement des citoyens est l'élargissement de l'UE. En 2004, plusieurs pays de l'Europe de l'Est s'y sont greffés, ce qui a porté le nombre total de pays membres à vingt-sept. «C'est un nouveau triomphe... qui fait un peu mal!», et ce, pour plusieurs raisons, explique M. Ross. L'apport économique de ces pays est moindre comparativement aux pays de l'Ouest. Les immigrants de l'Est «envahissent», selon certains, les capitales européennes,

où ils viennent en grand nombre dans l'espoir de venir chercher du travail sans trop de complications grâce aux accords existant entre les pays. Les nouveaux arrivants se font donc apposer l'étiquette de «voleurs d'emplois» et autres clichés de ce genre. Nous voilà en face d'un «manque de solidarité de l'Ouest envers l'Est», remarque le conférencier.

Une bureaucratie labyrinthique

L'élargissement de 2004 a aussi une répercussion importante sur le processus décisionnel de l'UE. Pour qu'une résolution soit adoptée, il faut maintenant qu'elle soit acceptée à l'unanimité par tous les pays membres; or, trouver le consensus à vingt-sept est une tâche laborieuse! L'UE est donc davantage vue par ses citoyens comme un appareil politique technocrate où l'embourbement bureaucratique est omniprésent et paralyse tout avancement politique.

Selon certains chercheurs, l'UE fait également face à un important déficit démocratique. Les européens sont mécontents de l'Union Européenne, mais ces derniers sont réticents à voter pour exprimer leur opinion: les citoyens européens connaissent très peu le fonctionnement des institutions de l'UE et ont peu confiance en ces dernières. De plus, dans les dernières années, le pouvoir des instances politiques de l'UE s'est considérablement accru, et «les politiques mises en

place par l'UE affectent de plus en plus les citoyens dans leurs vies quotidiennes», explique M. Ross; or, les citoyens ne votent pas pour leurs représentants au niveau supranational comme ils le font au niveau national. On peut donc comprendre qu'il y ait un gouffre entre les politiques mises en place par l'UE et les souhaits des citoyens, qui ne sont malheureusement pas exprimés. Ce déficit démocratique a d'ailleurs fait dire à un ancien secrétaire général de la commission européenne: «Nous avons bien fait, mais nous n'avons pas pris nos peuples avec nous.»

Mais la deuxième crise est, aussi, celle de l'UE dans le maelström de la crise financière actuelle. D'importantes décisions attendent l'UE dans les prochains mois: elle aura entre autres à trouver sa place et son poids dans l'ordre mondial ainsi qu'à améliorer l'efficacité des ses institutions. C'est là que surgit une autre problématique: la tendance actuelle des pays tels que la France et l'Allemagne à se désintéresser légèrement des politiques supranationales pour revenir à des préoccupations d'ordre nationales. Mais la plus importante question à laquelle l'UE devra répondre dans les prochains mois a trait à la refonte du système financier actuel. «Bref, l'Union Européenne se retrouve devant une rivière quelle doit traverser, mais elle ne sait si elle va la traverser par la rive gauche ou par la rive la droite», conclut M. Ross. ☉

ERRATUM

* * * * *

Au Délit, on ne fait pas les choses à moitié. Nous avons donc deux rectifications à annoncer concernant notre numéro du 29 septembre.

En premier lieu, sous le nom de Justin Margolis, il est inscrit «Commissaire des affaires francophones». Or, si M. Margolis s'implique à la Commission des affaires francophones (CAF) en tant que membre, il n'est pas *commissaire*. D'ailleurs, si vous ne connaissez pas la CAF et que vous désirez en savoir plus, nous vous invitons à écrire à : caf@ssmu.mcgill.ca

Aussi, dans l'article sur l'autisme signé par Mylène Lafrenière Abel, nous avons, pour éviter de répéter le mot «autisme» trop souvent, employé le mot «maladie», hésitant devant les mots «maladie», «handicap» et «trouble». Or, l'autisme n'est pas une maladie, comme le souligne l'article. Toutes nos excuses. ☉



Vincent Bezaul / Le Délit

ÉDITORIAL

Féminisme à trois voix

Stéphanie Dufresne, Julie Côté et Julie Leroux

Rédactrice en chef, chef de section Arts & Culture et chef de section Nouvelles

Comment doit-on réagir en 2009 lorsqu'on voit des femmes se faire souffrir ou même se tuer parce qu'elles n'ont pas le sentiment de suffire dans une société superficielle où la perfection n'est rien de moins que le mot d'ordre? Les événements des dernières semaines relancent le débat; que ce soit le suicide de Nelly Arcan, préoccupée à l'extrême par la perfection physique, ou encore la question de l'avortement, malheureusement encore actuelle et contestée. Si la dénonciation des standards de beauté dans le monde occidental et la crainte de l'interdiction de l'avortement n'ont rien de nouveau, on peut néanmoins se demander pourquoi le féminisme n'a pas su assurer sur ces plans. Pourtant, le féminisme n'est pas né de la dernière pluie et n'est pas même près de se liquéfier; notre époque est même considérée comme en vivant la troisième vague du moins au Québec.

À l'instar de nos mères et de nos grands-mères qui tiennent à ce que l'on n'oublie pas les luttes du passé, nous sommes en mesure de nous demander quelle est la place des femmes d'aujourd'hui, celles à qui on promet l'égalité entre les sexes depuis la tendre enfance, celles qui, aux dires de certains, n'ont jamais combattu pour obtenir ce qu'elles ont. Bien que sensibilisées à la cause féministe depuis l'enfance, les jeunes femmes d'aujourd'hui s'identifient-elles pour autant comme féministes? Malheureusement, pour certaines, l'image de la féministe n'a rien de reluisant et ne cadre surtout pas avec les réalités de la société actuelle, comme en témoigne le sempiternel «Je ne suis pas féministe mais» Mais peu importe les conceptions sociales du féminisme, c'est surtout au point de vue personnel qu'il est intéressant d'étudier la question, de voir les choix que les femmes font réellement au quotidien.

Étant toutes étudiantes à l'université à divers niveaux, on ne peut que constater que la question du féminisme est de plus en plus pertinente et nécessaire au fur et à mesure que l'on gravit les échelons de la scolarité et du milieu du travail. Toutes les portes ont apparemment été ouvertes pour nous dans les décennies passées, est-ce alors la raison pour laquelle les femmes se sentent le besoin d'être non seulement les égales des hommes mais de les surpasser? Alors que la femme qui se maquille et revêt robe et talons hauts peut être perçue comme une femme soit qui s'affirme, soit qui est soumise au regard de l'homme, où doit-on fixer la frontière? Pourquoi les femmes ressentent-elles toujours ce besoin de convenir à un moule? Serait-ce pour se donner une contenance ou alors pour se rassurer dans leur identité? Pourtant, il est impossible de convenir à un seul moule lorsque la femme parfaite d'aujourd'hui la femme qui a réussi doit remplir de multiples rôles, et bien le faire, pour se réaliser pleinement. Malheureusement, malgré deux vagues de féminisme avant nous, force est de constater que les femmes se sentent toujours forcées à correspondre à un idéal imposé. Est-ce qu'une femme trahit les générations passées, celles qui ont lutté, lorsque qu'elle décide de rester à la maison pour élever ses enfants? Est-elle l'égale de l'homme et des ses collègues féminines? La question se pose en sens inverse: une femme qui retourne au travail avant la fin de son congé de douze mois est-elle considérée comme une mère digne de ce nom?

La guerre des sexes est peut-être chose du passé, mais le féminisme actuel, bien qu'il ne doive plus se définir par opposition aux hommes, a toujours une utilité et plus d'une, celle de répondre aux enjeux de ce siècle afin que les femmes (et pourquoi seulement les femmes?) ne ressentent plus le besoin de se voir à travers un idéal-type de perfection. La complexité du féminisme a même tendance à semer le conflit entre les femmes plutôt qu'à les unir: qu'y a-t-il donc pour les femmes et les féministes en ce début de millénaire? La question est ouverte. ☉

Citation de la semaine

«Évidemment, nous avons des règles concernant la vente de personnes [sur eBay]. Nous avons dû enlever l'annonce, mais c'était plutôt amusant.»

— une porte-parole d'eBay, concernant une annonce qu'une petite fille de dix ans avait placée sur le site pour vendre sa grand-mère.

Dans son annonce, la petite fille avait décrit sa grand-mère comme étant une femme fatigante mais affectueuse qui aimait jouer aux échecs. Selon la porte-parole, ce genre d'anecdote arrive souvent et la grand-mère était sûrement au courant de la blague. AFP.

Insolite

WTF!

Quand la Wisconsin Tourism Federation a choisi son nom —et conséquemment son acronyme WTF— il y a trente ans, elle n'avait aucun moyen de prédire que les trois lettres seraient utilisées de manière blasphématoire dans le cyberspace quelques décennies plus tard. Pour éviter que son nom ne rime avec l'éloquente expression marquant l'étonnement, what the fuck!, l'entreprise a changé son nom pour Tourism Federation of Wisconsin. On espère pour eux que TFW ne prendra pas une connotation vulgaire dans les prochaines années... The Associated Press.

Wonder Bra, Wonder Woman ?

Aux Ig Nobel Awards, la Docteure Elena Bodnar, une scientifique d'origine ukrainienne, a gagné le prix de la santé publique pour son invention d'une brassière qui se convertit en deux masques à gaz. Selon la chercheuse, si les gens avaient eu accès à des masques à gaz abordables et immédiatement disponibles durant l'incident de Tchernobyl, ils auraient évité de respirer de l'iode-131, des particules radioactives qui causent des troubles physiques. Elle ajoute que ces masques auraient aussi été utiles pendant les attaques du 11 septembre, ou durant les tempêtes de sables qui se sont abattues sur la ville de Sydney récemment. La brassière, qui a tout l'apparence d'un sous-vêtement régulier, a la forme idéale pour couvrir le nez et la bouche, et permettrait aux femmes d'être en sécurité en tout temps, pour autant qu'elles portent ladite brassière tous les jours. AFP.

En trois vitesses

en hausse

LA COOPÉRATION DES GARDIENS DE PRISON

Dernièrement, pour s'évader d'un pénitencier de New York, un prisonnier n'a eu qu'à s'informer auprès d'un gardien de sécurité, qui lui a indiqué la sortie. Tout simplement! Ronald Tackman portait un complet cravate en vue d'une convocation à la cour, mais lorsqu'un gardien l'a pris pour un avocat et lui a demandé ce qu'il faisait dans la salle où il se trouvait, le prisonnier a rapidement saisi sa chance et a joué le jeu. Apparemment, Tackman serait connu comme étant un «master of disguise»; l'homme de 55 ans aurait dupé bien des gens avec des déguisements, des perruques, des lunettes et des fausses armes. Si Tackman avait manifestement fait un effort en s'habillant ce matin là, on ignore s'il avait prévu s'évader ainsi. AFP.

au neutre

UN BANDIT CHANGE D'IDÉE

Au Japon, un homme de 54 ans est entré dans un magasin, armé d'un bâton de bois, avec l'intention de menacer la caissière et de repartir avec le contenu de la caisse. Mais ladite caissière, une femme de 59 ans avec un bon caractère, l'a reviré de bord assez vite, en s'exclamant: «Ne soyez pas si bête!» L'homme se serait excusé et aurait appelé la police lui-même à sa sortie de la boutique. Évidemment, si la dame s'en est sortie indemne, la police japonaise a rappelé qu'il n'était pas recommandé de réprimander un voleur armé. AFP.

en baisse

MOINS DE PROTECTION CONTRE LES ZOMBIES

Récemment, l'Université de Floride a annoncé qu'elle retirait de son site Internet un lien vers une page web humoristique qui expliquait à la population universitaire quoi faire en cas d'attaque de revenants. Le porte-parole Steve Orlando a expliqué que le lien n'avait pas sa place sur un site qui affichait aussi des plans d'intervention en cas d'ouragan ou de pandémie. On espère que la communauté universitaire ne sera jamais confrontée à une attaque de «flesh-eating, apparently life impaired individuals» produisant «lots of strange moaning». Par précaution, Le Délit recommande à ses lecteurs le visionnement d'au moins un film de zombies, juste au cas où... The Associated Press.

Une utopie est-asiatique

Fortune Cookie
Guillaume Doré



À PEINE PLUS D'UNE SEMAINE après avoir été nommé premier ministre du Japon, Yukio Hatoyama a pu discuter avec Hu Jintao, le président de la Chine, lors de l'Assemblée Générale de l'ONU à New York. Hatoyama a parlé de sa première rencontre avec Hu en ces termes: «J'ai dit que j'aimerais former une communauté Est-asiatique en surmontant nos différences». Bonne ou mauvaise, l'idée de créer l'équivalent de l'Union Européenne en Asie de l'Est est, disons-le, utopique: avant de réaliser le projet, il faudra surmonter de nombreux différends.

Bien que la Seconde Guerre mondiale ait pris fin il y a bientôt 65 ans, les conséquences de cette guerre sont encore visibles dans les relations entre le Japon et ses voisins. Et ces relations se sont dégradées dans les dernières années, en raison de certains

gestes posés par les autorités japonaises. Notamment, les visites de l'ancien premier ministre Jun'ichirō Koizumi au temple de Yasukuni, un temple qui honore les soldats morts pour le Japon, y compris les criminels de guerre, n'ont pas contribué à rapprocher les anciens ennemis. De surcroît, l'attitude révisionniste du pays, qui a minimisé dans certains de ses livres d'histoire l'importance accordée aux atrocités commises par les Japonais lors de la guerre, notamment le massacre de Nankin en Chine et l'emploi de «femmes de réconfort» en Corée, n'a rien fait pour aider. Outre ces blessures d'après-guerre, certains points restent délicats entre la Chine et le Japon: depuis plusieurs décennies, les deux États se disputent le contrôle des Îles Senkaku et les droits d'exploitations des réserves pétrolières entourant ces îles.

La Chine (République populaire de Chine), quant à elle, n'aime pas que ses voisins prennent parti lorsqu'il est question du statut officiel de Taïwan (République de Chine) et du Tibet. Selon le gouvernement chinois, ces deux territoires sont des provinces chinoises. Alors que de son côté Taïwan revendique toujours la souveraineté sur l'intégralité du territoire chinois, le gouvernement tibétain en exil dirigé par le dalaï-lama souhaite quant à lui retrouver son indépendance officielle de la Chine.

La Corée du Nord, toujours aussi mystérieuse et dangereuse, est constamment critiquée par le Japon et la Corée du Sud, qui voient d'un mauvais œil ses essais nucléaires et ses lancements de missiles. Il ne faut pas non plus oublier que le Japon tente

toujours d'avoir des explications quant à l'enlèvement de plusieurs citoyens japonais dans les années 1970-80 sous ordre du gouvernement nord-coréen. Si les relations entre la Corée du Nord et la Chine sont relativement bonnes, cette dernière reste parfois réticente à soutenir les décisions japonaises et sud-coréennes.

Beaucoup de problèmes, donc, mais qu'en est-il des solutions? Les propositions avancées par Hatoyama –par exemple, la création d'un monument commémoratif d'État pour remplacer le temple Yasukuni et le développement conjoint d'un projet d'exploitation du gaz dans la mer de Chine orientale– favoriseront-elles réellement la bonne entente entre les pays Est-asiatiques? Est-ce que la Chine, le Japon et la Corée du Sud pourront travailler de concert pour la dénucléarisation de la Corée du Nord? Lors d'une rencontre entre Katuya Okada, ministre des Affaires étrangères du Japon, et son homologue sud-coréen Yu Myung-hwan, Yu a déclaré: «Nous n'oublierons pas notre histoire, mais nous ne devons pas être contraints par notre passé». Des paroles que les dirigeants des pays de l'Asie de l'Est devraient écouter s'ils souhaitent, un jour, s'approcher d'une «union Est-asiatique».

Cette semaine, un fortune cookie pour les dirigeants des pays de l'Asie de l'Est: «La tolérance est une vertu qui rend la paix possible». – Kofi Annan

Vous savez comment réconcilier le Japon, la Chine et le dalaï-lama? Discutez avec notre chroniqueur. Écrivez-lui à nouvelles@delitfrancais.com

MBA: plus compétitif, moins accessible

Le loup-garou du campus
Vincent Bezaul



LA MAÎTRISE EN ADMINISTRATION des affaires (MBA) de McGill a fait parler d'elle dans les médias dernièrement. Afin que le programme devienne autofinancé, les frais de scolarité annuels du programme devraient passer à \$29 500 pour tous à l'automne 2010.

Pour information, ils s'élèvent actuellement à \$1 673 pour les résidents du Québec. Même si ce changement n'affectera pas les étudiants déjà inscrits dans le programme, cette augmentation ne passera sûrement pas inaperçue. La Ministre de l'Éducation du Québec, Michelle Courchesne, a déjà annoncé qu'elle s'opposait à cette hausse qu'elle n'avait pas autorisée.

Si vous êtes habitués aux discours de notre principale, Heather Munroe-Blum, vous aurez peut-être remarqué que son mot d'ordre est «compétitivité». À l'entendre, la

gouvernance de l'université se limite à une lutte acharnée pour affirmer son excellence de recherche et d'enseignement aux échelons nationaux et mondiaux. Tout le reste n'est vraiment qu'un moyen en vue de cet objectif. Cette vision semble partagée par Don Melville, le directeur du programme MBA, qui a voulu justifier la hausse des frais en déclarant: «On veut s'assurer qu'on est le meilleur programme au Canada et un des meilleurs au monde».

Cependant, la réputation de ce programme a été quelque peu malmenée par le classement du Financial Times, la référence internationale. De 44e mondial en 2006, le MBA de McGill est passé 90e en 2007, 96e en 2008 et a disparu du top 100 cette année, alors que cinq autres universités canadiennes y figurent. Jusqu'à l'an dernier, l'administration adoptait la politique de l'autruche. «On est toujours dans le top 100», se réjouissait Geoffrey King, le chargé de la communication de la faculté de gestion, à la vue du classement 2008. «Nous sommes toujours satisfaits», concluait-il.

Mais cette année, la sortie du tableau renommé a eu l'effet d'une douche froide. D'autant que dans un programme de gestion, la compétitivité n'est pas seulement un objectif d'administrateurs, c'est une valeur sacrée. Au moment de leurs inscriptions, de nombreux étudiants se fient essentiellement aux classements pour optimiser le ratio de prestige par heure de cours. «Nous n'avons aucun intérêt à être médiocre», conclut Ron Duerksen, directeur du marketing et de la communication pour la fa-

culté de gestion.

Pour que le MBA devienne à la hauteur de ses ambitions, la faculté de gestion a donc décidé de «reconstruire» le programme. De nouvelles installations, trente nouveaux professeurs, des services aux étudiants restructurés... même les 30 millions de dollars donnés par Marcel Desautels pour l'occasion ne suffiront pas à financer tout cela. Rappelons au passage que seulement une soixantaine d'élèves par an est admise en MBA.

Le programme coûte à McGill environ \$22 000 par an et par étudiant. Il est actuellement financé par les frais de scolarité et des subventions gouvernementales, ce qui ne représente que \$12 000 par an et par étudiant. Au lieu de se plaindre que les programmes de gestion sont sous financés, l'administration a décidé de renoncer à l'argent public et de monter les frais à \$30 000. Bien sûr, on s'est empressé de dire que les universités «concurrentes» facturent de telles sommes depuis longtemps. Et on nous dit qu'on a toujours le souci de l'accessibilité. Ron Duerksen annonce même que les aides étudiantes vont décupler! Cependant, la moyenne s'élève actuellement à \$400 par an et par étudiant.

Que les élèves de l'an prochain ne s'inquiètent donc pas, ils n'auront plus que \$26 000 à trouver!

La compétitivité a toujours été votre mode de vie? Offusquez-vous, réagissez, sortez vos torches et vos fourches... et écrivez à nouvelles@delitfrancais.com

Le seul journal francophone de l'Université McGill

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau B•24
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6784
Télécopieur : +1 514 398-8318

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com
Stéphanie Dufresne

Nouvelles

nouvelles@delitfrancais.com

Chef de section

Julie Leroux

Secrétaire de rédaction

Alexandre Ruiz de Porras Guédon

Arts&culture

artsculture@delitfrancais.com

Chef de section

Julie Côté

Secrétaire de rédaction

Rosalie Dion-Picard

Société

societe@delitfrancais.com

Éléna Choquette

Mai-Anh Tran-Ho

Coordonnateur de la production

production@delitfrancais.com

Vincent Bezaul

Coordonnateur visuel

visuel@delitfrancais.com

Jimmy Lu

Coordonnateurs de la correction

correction@delitfrancais.com

Anthony Lecossais, Julie Turcotte

Webmaster-Geek

Guillaume Doré

Collaboration

Vincent Allaire, Bertrand Achou, Marion Béchéri, Martine Chapuis, Laurence Côté-Fournier, Mélanie Devirieux, Guillaume Doré, Ralph Elawani, Audrey Gauthier, Emanuelle Jacques, Constance Lahuna, Amélie Lemieux, Catherine Renaud, Catherine Viens-Labeaume, la Clinique d'information juridique de McGill

Couverture

Jimmy Lu

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6790
Télécopieur : +1 514 398-8318
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Gérance

Pierre Bouillon

Photocomposition

Geneviève Robert

The McGill Daily • www.mcgilldaily.com

coordinating@mcgilldaily.com

Stephen Davis

Conseil d'administration de la Société des publications du Daily (SPD)

Stephen Davis, Stéphanie Dufresne, Max Halparin[chair@dailypublications.org], Thomas Kulcsar, Daniel Mayer, Alison Withers

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal.

Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).
Le Délit est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et du Carrefour international de la presse universitaire francophone (CIPUF).

REMUVER CIEL

Depuis bientôt une semaine, Guy Laliberté flotte au-dessus de nos têtes. Il a bien traversé les cinq couches de l'atmosphère terrestre, mais trace-t-il un sursis ? L'art dans l'espace: acte de sensibilisation ou coup d'argent?

Amélie Lemieux
Le Délit

«L'art est fait pour troubler», a dit Georges Braque. Ces mots résonnent harmonieusement avec le message que tente de rendre Guy Laliberté et sa fondation *One Drop* qui, depuis janvier dernier, ont annoncé haut et fort leur «mission sociale [et!] poétique» dans l'espace. La cause se veut purement humanitaire: donner aux pays en voie de développement un accès à l'eau potable.

Alors que Marcel Proust maintenait que l'art véritable «n'a que faire des proclamations et s'accomplit dans le silence», l'éminente médiatisation de *One Drop* et de ses activités nous rend sceptiques quant à la véracité de sa double proclamation: un manifeste à la fois artistique et environnemental. Mais que dire du prestige et des gains de capitaux qui sous-tendent la cause? Agir pour l'art, la planète, la science... ou pour soi? Cette semaine, *Le Délit* fait le point sur les frontières de cet art engagé et sur cette mode «verte» qui, de par son caractère révolutionnaire, garde la planète, et c'est le cas de l'écrire, les yeux au ciel. Quand la mégalomanie fait des siennes... *Sky is the limit*.

One Drop: derrière la goutte d'eau qui changera le monde

C'est avec *Oxfam-Québec* et le *Cirque du Soleil* que Guy Laliberté met sur pied *One Drop*, un organisme cherchant à subvenir aux besoins des pays en voie de développement en leur procurant un accès à l'eau potable. Cette démarche humanitaire, visant d'une manière plus générale la lutte contre la pauvreté, mise sur l'art social pour remplir le portefeuille de la Fondation.

Guy Laliberté est parti dans l'espace le 30 septembre dernier avec l'astronaute américain Jeffrey Williams et l'astronaute russe Maxim Souraïev pour une durée de douze jours. L'événement «De la Terre aux étoiles pour l'eau» s'inscrit dans la lignée de la mission *One Drop*, faisant la double promotion de la préservation de l'eau sur terre et de l'accessibilité de cette ressource à tous. Cet événement sera diffusé gratuitement sur le web, via le site officiel de la Fondation (www.onedrop.org), le 9 octobre prochain. Tous

les supports technologiques possibles sont mis à contribution par les organisateurs du projet. Les artistes invités pourront même partager leur position, leur intérêt et leur souci face à l'or bleu un peu partout dans le monde, en diffusion simultanée. Mais cette médiatisation mondiale risque-t-elle de masquer le volet modeste et discret de l'art? Bien qu'explicitement justifiés par la sensibilisation à la préservation et au partage de l'eau, les motifs de l'envol de Guy Laliberté pourraient-ils être plus larges qu'ils n'y paraissent?

Une tête pour le bien-être de l'humanité

Il ne faudrait pas négliger les accomplissements de M. Laliberté. Il y a déjà vingt-cinq ans que le *Cirque du Soleil* a fait son entrée dans le domaine des arts. Depuis, le monde du cirque s'est vu renaître, Laliberté l'ayant élevé au rang des plus grandes disciplines artistiques. Au palmarès des cent personnalités les plus influentes de notre siècle selon le *Time Magazine*, Laliberté détient le titre d'entrepreneur mondial de l'année. Il va donc sans dire que l'impact de ses actes se fait sentir dans la sphère socio-économique. M. Patrick Beauduin, vice-président et chef de la création convergente chez *Cossette*, espère «seulement que cette visibilité accrue mobilisera l'opinion publique». L'opinion populaire va même jusqu'à hausser Laliberté au rang de *réinventeur de la philanthropie*. Mais ce n'est pas la première fois qu'une tête du *showbiz* s'implique dans des causes humanitaires, pensons à Bono de U2 ou encore à Angelina Jolie. Toutefois, ceux-ci se contentent de l'horizon terrestre et investissent bien moins que trente-cinq millions de dollars pour un événement de deux heures.

De la société du spectacle... ou l'hébété face à la mégalomanie

Guy Debord a un jour mentionné, dans son ouvrage *La Société du spectacle*, que celui-ci sert à la fois d'outil de propagande de l'emprise du capital sur les vies et de «rapport social entre des personnes, médiatisé par des images». Probablement conscient de cette polémique, Laliberté ne redoute pas pour autant l'approche médiatique de son projet; il l'adopte avec ferveur. Debord

en arriverait à la conclusion que l'importance des enjeux planétaires devient dérisoire face à la place que prend l'art dans un projet comme celui-ci. Le citoyen-spectateur ne devrait pas rester béat devant la scène spatiale qu'offrira *One Drop* le 9 octobre prochain; il devrait plutôt activement s'informer sur ces différentes causes éco-planétaires pour adopter une approche multilatérale. Consulter les dires de différentes écoles de pensée (sociologique, astrophysique, écologique, économique, voire même commerciale) est la manière la plus complète de saisir cet enjeu.

Même si les profits accumulés seront directement versés à *One Drop*, il n'en reste pas moins que c'est par la réussite des missions de l'organisme que la réputation du Cirque du Soleil continuera de croître exponentiellement, tout comme le prestige de Laliberté. Interactive à tous les niveaux sur le Web (Facebook, Twitter, YouTube), la Fondation de Laliberté est très publicisée, d'où le risque d'escamoter les fondements réels de son expérience initiatique spatiale. Patrick Beauduin dit de Guy Laliberté qu'il est la «plateforme publicitaire» de l'événement. Bref, nous avons ici droit à une médiatisation monstre et un marketing assidu: Monsieur et Madame Tout-le-monde peuvent même contribuer à la cause en achetant leur bouteille d'eau ou leur parapluie *One Drop*.

Quand le cosmos est démystifié par l'art de la scène

Tous les moyens sont bons pour avoir l'attention médiatique. Mais quand il s'agit d'utiliser l'astronomie comme scène pour l'art, quelles en sont les conséquences pour la science? M. Robert Rutledge, assistant professeur à la Faculté de Physique de l'Université McGill, soutient que les répercussions sont moindres pour le monde de l'astronomie. «L'important à retenir, c'est que l'humanité progresse grâce à ceux qui prennent des risques», pense M. Rutledge. «Le début des voyages dans l'espace ressemble étrangement à celui des voyages en avions. [...] À l'époque, il n'y avait rien de plus inhabituel que de mettre le pied dans un avion pour aller en Australie». Alors à quel moment juge-t-on que cet émerveille-

ment procure une sensation de spectacle? En fait, quand l'homme a mis le pied sur la lune pour la première fois, nous dit Rutledge, c'était comme un miracle; on a réussi à combler un rêve collectif, un fantasme scientifique qu'on a longtemps pensé plus grand que nature. Mais avait-on qualifié ce 21 juillet 1969 de coup de publicité? Personne aujourd'hui ne conçoit les voyages dans l'espace comme un miracle, alors que dans l'histoire de l'humanité, ça l'est certainement. Tout dépend de la perspective. Pour Richard Heidmann, ingénieur en propulsion spatiale et membre de l'association Planète Mars, «l'espace est devenu un outil d'influence, comme l'étaient autrefois les armées ou le nucléaire. Source de prestige et de puissance, elle permet d'avoir voix au chapitre». Le cosmos comme endroit de spectacle prend alors tout son sens pour Laliberté.

Coup d'argent ou rêve d'enfant

Rappelons-nous qu'il y a quarante ans déjà, Apollo 11, alunissait pour la première fois de l'histoire humaine. Cet anniversaire souligne non seulement le premier contact humain avec un sol inconnu dans l'espace mais aussi la découverte d'un astre qui suscite notre curiosité d'être humain, citoyen d'une terre dont les ressources ne cessent de s'estomper. Compte tenu de la popularité du mouvement vert par les temps qui courent, c'était effectivement l'occasion rêvée pour Laliberté de renaître avec un défi d'envergure pour ses cinquante ans. Reste qu'il vise encore plus haut, toujours plus haut.

Maintenant surnommé «le clown de l'espace», Laliberté, en orbite depuis le 30 septembre 2009, s'est inspiré de l'avenir de la planète et de l'eau pour mettre sur pied un «conte poétique» qu'il lira à distance, rappelons-le, le 9 octobre. Cette performance sera retransmise en direct sur différentes plateformes interactives, avec la participation de plusieurs artistes-amis tels Yann Martel, l'auteur du poème, Garou, U2, Shakira, Julie Payette, Al Gore, et David Suzuki, pour ne nommer que ceux-là.

La qualité du texte de Martel ne sera pas mieux rendue par sa diffusion satellite à 350 km de la terre. Magnifier l'espace et en faire une scène pour soi-disant sensibiliser

ET TERRE

ètes, rêve en main.

cera-t-il un espace entre son message et le public?

les gens aux conditions de l'eau sur la Terre donnera pourtant cette impression. Posons-nous alors la question: est-ce l'art ou le projet qui est ici mis en avant? Veut-on nous exposer à une cause ou à une œuvre? Inutile de rappeler que Guy Laliberté est un homme d'affaires qui travaille dans le domaine des arts. Peut-on réellement associer l'art au profit? En tout cas, le cosmos est assurément devenu un nouveau terrain d'expérimentation pour l'art. Les scientifiques devront faire un peu de place aux artistes. Le professeur Louis Guay, du département de sociologie de l'Université Laval, maintient que l'art peut poursuivre sa manière de définir, concevoir et utiliser le cosmos sans nuire à la science, car l'art relève du domaine de la création et non de la découverte. Si la science se sent insultée, poursuit-il, c'est qu'elle ne sait plus faire la distinction entre les objectifs du vrai et ceux du beau. Quant aux conséquences pour l'astronomie, dans une perspective sociologique, M. Guay croit que les répercussions n'auront pas lieu sur la dynamique interne, mais plutôt dans l'imagination du public, qui redécouvrira l'intérêt d'étudier l'astronomie et la nécessité de soutenir cette frange onéreuse de la recherche scientifique. Mais, continue-t-il, le fait que personne ne cherche expressément, serait un effet non voulu, plutôt même contingent.

Il existe une tonne d'autres moyens d'intéresser les gens à l'évolution et à la structure de l'espace spatial. Toujours selon sa vision, il reste qu'un des moins coûteux est d'envoyer en l'air un entrepreneur de la création artistique. En revanche, «les fonds pour l'astrophysique ne se mettront pas à pleuvoir au retour sur terre de Laliberté, à moins que lui-même décide de fonder des chaires de recherche». Pour les artistes, le cosmos, comme la nature en général, sont des occasions et une source d'inspiration à la création.

Une chose est certaine, Guy Laliberté est loin d'être dans la lune: ce projet va attirer beaucoup de spectateurs, donc générer des profits monstre. La rentabilité de son voyage-spectacle se détecte à la vitesse de la lumière.

Vers l'infini et plus loin encore? Pour l'instant, Laliberté tient le coup. Ø

Selon le magazine d'astronomie *Ciel & Espace*, les enjeux actuels sur la recherche astronomique portent sur quatre principaux motifs d'aller dans l'espace: exploiter les ressources naturelles de la lune, augmenter les connaissances scientifiques, relancer l'économie et servir des enjeux politiques. Paul Spudis, chercheur à l'institut lunaire et planétaire de Houston (Texas), écrit: «Parce que c'est le premier endroit qui nous permettra d'apprendre à utiliser les ressources du système solaire, à habiter et à travailler de façon productive sur un autre corps céleste. La Lune est proche, la dépense énergétique est faible... on peut en tirer de l'eau et de l'oxygène. Si on réussit sur la Lune, on pourra le faire partout ailleurs.»

Petite rétrospective sur la conquête de l'espace

12 avril 1961: Youri Gagarine est le premier homme à voyager dans l'espace. Son voyage à bord de Vosrok I durera 1h 48min.

21 juillet 1969: Lors de la mission Apollo 11, Neil Armstrong est le premier homme à mettre le pied sur la Lune.

12 avril 1981: Lancement de la navette Columbia dans l'espace.

28 avril 2001: Dennis Tito est le premier touriste à voyager dans l'espace.

30 septembre 2009: Lancement de Soyouz; Laliberté devient le premier clown à voyager dans l'espace.



Arts & Culture

Spécial Livres

Un aperçu de la dernière rentrée littéraire québécoise

La mécanique des destins

Avec *Destin*, Olga Duhamel-Noyer offre une œuvre intime et réflexive.

Julie Turcotte

Le Délit

Deuxième roman d'Olga Duhamel-Noyer paru chez Hélotrope, *Destin* nous ouvre une fenêtre sur l'univers d'une jeune femme nommée Olga. L'origine du destin, c'est 1983. C'est un voyage entre l'Angleterre et l'Espagne réalisé à l'âge de 13 ans. C'est l'écran de télévision d'une chambre d'hôtel projetant l'image de deux femmes qui dansent et qui s'embrassent au milieu d'un paysage ravagé par la guerre... C'est le début de tout, et tout ramène la narratrice à ces étranges rouages d'un destin qui semble la conduire à travers les chemins insondables du temps, des équations mathématiques de l'âge et des années.

Lire ce *Destin*, c'est aller à la rencontre des personnages marginaux qui, de Toulon à Montréal, des routes tortueuses de la campagne française aux contours mé-

talliques du pont Jacques-Cartier, constituent l'entourage d'Olga. Ils s'appellent Alain, Jean-Nicolas, Christine, Hischam... et Sonny, surtout, la jeune femme dont la narratrice est éprise et qui en vient à partager sa vie. Sonny et son fils Hadrien. Une étrange famille prend forme, une famille où tous sont un peu mère et père, sœur et frère en même temps. Lire ce roman, c'est accepter de se laisser entraîner dans la destinée de personnages à la fois hors-normes et profondément ordinaires.

Une écriture suggestive

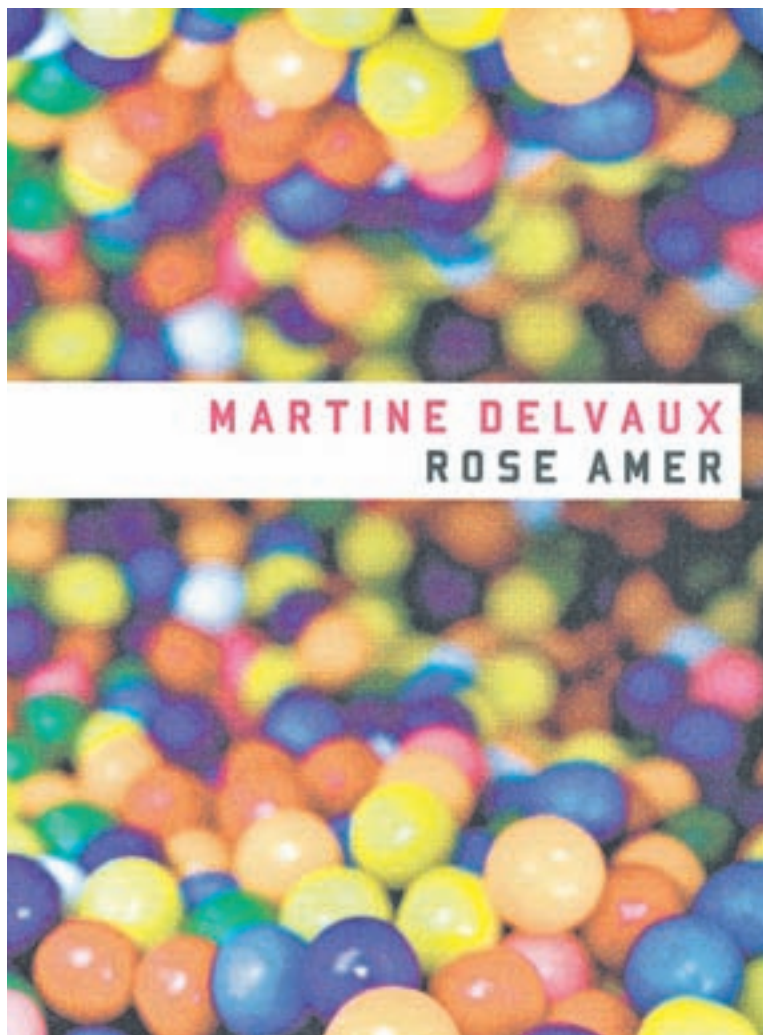
On l'aura compris, il ne s'agit pas ici d'un récit plein d'action et de rebondissements, mais plutôt d'un récit tranquille, qui coule doucement, au rythme des courts chapitres qui constituent le roman. La force de l'écriture de Duhamel-Noyer réside dans la facilité avec laquelle elle arrive à tout suggérer, sans jamais expliciter. Elle réside aussi dans la ligne incertaine qu'elle trace,

dans la narration, entre la vie des personnages et la dynamique du monde matériel qui les entoure, jusqu'à les confondre - à l'image de ces paysages de plastique où s' imagine la narratrice, et dans lesquels «la poudre [est] plus savoureuse que les meilleures oranges de l'hostile nature».

Destin ne se démarque pas tant par la nouveauté des thèmes abordés (l'homosexualité, la marginalité, l'amour, l'amitié, la maladie) que par l'agencement de ces thèmes, qui prennent forme à travers les personnages, à travers leurs interactions avec la narratrice et avec le monde. La mécanique des destins ne tourne pas à vide, mais elle tourne, tout simplement, sans qu'il soit toujours possible de la comprendre. ☉

Destin

Par Olga Duhamel-Noyer
Éditions Hélotrope, 157 p.



Bonbons acidulés

Martine Delvaux expose le côté sinistre de l'enfance dans *Rose Amer*.

Laurence Côté Fournier

Le Délit

Si la couverture du dernier roman de Martine Delvaux peut, avec son invitante mer de bonbons colorés, laisser croire à une évocation ludique du monde de l'enfance, le titre distille d'emblée un malaise: *Rose amer*. Entre les petits riens qui meublent le quotidien et les éclats de violence qui jaillissent tout à coup, Delvaux crée un univers inquiétant où, sous des apparences de normalité, tous peuvent déraiper sans explication aucune.

Comme dans *Le Ciel de Bay City* de Catherine Mavrikakis, aussi publié chez Hélotrope, c'est à l'Amérique trouble et laide des années soixante et soixante-dix dans les banlieues mornes des grandes villes que se mesure la protagoniste du roman. Les références populaires, et surtout, les marques commerciales abondent: Elvis, Kool Aid, Allô-Police,

Cheez Whiz, etc. Contrairement à Mavrikakis, qui chargeait sa prose d'une intensité quasi incantatoire, Martine Delvaux opte pour des phrases brèves et simples dont le réalisme et la sobriété rendent encore plus frappantes les quelques irruptions de violence autour de la jeune héroïne du livre.

Rose Amer ne possède pas de véritable trame narrative, mais s'articule plutôt autour de scènes, divisées par les différents démenagements que subit la fillette. Les jeux avec les amis, les odeurs, les mœurs dans le village puis la banlieue où la fillette habite: ces instants deviennent merveilleusement vivants sous la plume de l'auteure, qui sait ressusciter avec justesse les détails de l'époque décrite. Les hommes ne sont pas très nombreux dans cet univers, et leur présence fait bien souvent naître la violence dont sont victimes à l'improviste l'entourage féminin de la jeune protagoniste. Filles battues, filles disparues, filles tuées: en lisant quotidiennement

le récit de ces crimes dans les journaux, les villageois comptent «les victimes comme on compte les soldats perdus sur un champ de bataille». Sans qu'un discours ne vienne définir la cause de ces incessantes agressions contre la féminité, la narratrice constate ce triste état de fait, duquel naît le titre du roman.

Cette œuvre brève et inquiétante n'est cependant pas sans humour, et la peinture grinçante des différents milieux dans lesquels trempe la fillette amuse malgré la médiocrité qu'elle dévoile. Bien après avoir terminé ce roman, le lecteur subit son étrange envoûtement, à quelque part entre le bonheur de revivre les petits plaisirs de l'enfance et le sentiment de réveiller les peurs diffuses qui ne demandaient qu'à dormir. ☉

Rose Amer

Par Martine Delvaux
Éditions Hélotrope, 144 p.

Amitié épistolaire

Les éditions du Marchand de feuilles présentent cet automne *Almanach des exils*, un livre d'une facture peu usitée.

Julie Côté
Le Délit

Stéphanie et Isabelle, les auteures d'*Almanach des exils*, sont des amies de longue date. Isabelle vit avec son mari et sa fille à Sao Paulo alors que Stéphanie élève sa petite famille à Montréal. Les milliers de kilomètres qui les séparent depuis déjà six ans et la nouvelle réalité de leur vie mettent à rude épreuve leur amitié. Dans le but de renouer et de retrouver leur complicité d'autrefois, les deux femmes se plient à un exercice hors du commun, celui de s'écrire à chaque jour afin de former un almanach. À travers les différents cahiers de lettres, on accompagne tour à tour Stéphanie et Isabelle dans leur quotidien et dans leurs confidences sur leur rôle de mère, sur la vie de famille, sur l'écriture mais également sur leur amitié, laquelle n'échappe pas à la remise en question.

Contrairement à ce que la forme éclatée du récit porte à croire, *Almanach des exils* met beaucoup de temps à convaincre le lecteur de poursuivre sa lecture. Si l'idée d'une correspondance quotidienne semble intéressante, les réflexions banales, quasi fleur bleue, qui abondent dans le texte se font vite lassantes, voire irritantes. Le résultat est décevant; le ton trop personnel donne l'impression de lire un journal intime sans grand intérêt. Le premier quart du livre, surtout, manque cruellement de saveur et laisse présager une suite tout aussi fade. Néanmoins, les lecteurs plus patients se laisseront prendre dans cette correspondance qui gagne en profondeur –heureusement– au fil des quatre saisons qui constituent l'almanach. On ressent alors que les deux femmes acquièrent plus d'aisance par rapport à leur moyen de communication, rendant les écrits plus cohérents et plus riches. Malgré tout, il ne faut pas s'attendre à de grands chamboulements

lors de la lecture: quotidien, réflexions et confidences forment bel et bien la totalité du récit.

Les textes de l'almanach n'appartenant pas à la fiction, il est difficile de critiquer l'articulation du texte. Toutefois, on ne peut s'empêcher de penser qu'un peu plus de créativité dans le travail d'édition aurait suffi à améliorer le résultat. Somme toute, on aurait souhaité que l'almanach soit retravaillé plus en profondeur, quitte à en altérer la forme et les propos pour en faire un ouvrage fictionnel. À l'image des auteures de l'almanach qui évaluent leurs remises en question sur les quelque 400 pages du bouquin, le lecteur termine sa lecture sans l'ombre d'une réponse quant à l'histoire et quant à son appréciation de ce livre. ☉

Almanach des exils
Par Isabelle Décarie et Stéphanie Filion
Éditions Marchand de feuilles,
425 p.



Des leçons cruelles que l'on dévore

Le nouveau recueil de nouvelles signé par Laurent McAllister ravira les lecteurs qui aiment leur science-fiction engagée, imaginative, originale et provocante.

Julie Leroux
Le Délit

«Le but du projet, c'était encore une fois de faire quelque chose de différent, de la science-fiction sans concession qui ne se rattacherait à aucun univers préexistant», explique Laurent McAllister, «symbionyme» qui représente l'union –ou la symbiose– des plumes des auteurs québécois Jean-Louis Trudel et Yves Meynard. Son tout récent recueil de nouvelles, intitulé *Les leçons de la cruauté*, regroupe cinq contre-utopies toutes aussi fascinantes et innovatrices les unes que les autres, entrecoupées d'introductions pertinentes traitant des processus créatifs de l'écriture et de la lecture. Les

cinq nouvelles ont déjà été publiées auparavant; elles étaient éparpillées dans des numéros de la revue *Solaris* et dans des publications nord-américaines et européennes, avant d'être réunies dans ce coffre aux trésors littéraire en format poche.

La première histoire, «Kapuzine et les loups: une légende dorée», transporte le conte du Petit chaperon rouge dans un univers parallèle étrange où la nature toute-puissante et ses protecteurs totalitaristes –les Loups, les Dogues et les Renards– ont pris d'assaut la ville, poussant les citadins nostalgiques d'un monde de béton, de briques, de plastique et d'automobiles à vivre dans les ruines d'une époque révolue. Mise au devant d'une opération rebelle, Kapuzine doit pénétrer au cœur

de la cité verdoyante militarisée, munie d'un panier au contenu précieux. La seconde nouvelle, intitulée «Le Pierrot diffracté», présente au lecteur un monde violent et cruel où la survie de chacun dépend de son habileté à se défendre et à user de son intelligence en tout temps. Pour préparer ses trois filles à ce monde où les deuxièmes chances n'existent pas, Richard les envoie dans une école supérieure gouvernée par des intelligences artificielles. Toutefois, il peine à faire confiance à ces dernières... Dans «En sol brûlant», les humains vouent un culte religieux aux flammes, aux combustibles et à la chaleur; cependant, le groupe rebelle de l'Ordo Aquari menace à tout moment de remettre l'eau au centre de la vie humaine. «Le cas du feuilleton *De Québec à la*

lune, par Veritatus» est une fascinante étude historique et littéraire –fictive, bien entendu– d'un roman-feuilleton *steampunk* indépendant et catholique publié au Québec au 19^e siècle. Enfin, «Sur la plage des épaves» raconte l'histoire de la colonisation ardue d'une planète couverte d'une faune microbienne hautement toxique. À force de développer des technologies d'adaptation de génération en génération, les Terriens sont amenés à choisir entre leur survie et leur humanité.

Si McAllister fait appel à des concepts, des personnages et des symboles connus, l'auteur fait irrefutablement preuve d'originalité, d'inventivité et d'une grande imagination dans sa récupération de ces éléments littéraires. Les mondes nouveaux qu'il crée

surprennent par leur réalité, et les fictions racontées touchent le lecteur en abordant des enjeux d'actualité: la définition de la relation de l'humain avec la nature, l'avènement possible des intelligences artificielles indépendantes, la gestion de l'or noir et de l'or bleu, la transmission du patrimoine culturel québécois et la définition même de l'humanité à l'ère des implants, des corrections dermatologiques et des modifications biogénétiques. Bref, *Les leçons de la cruauté* valent le détour: si elles comprennent des réflexions souvent pessimistes ou ambiguës, elles sont assurément fort délectables du point de vue littéraire. ☉

Les leçons de la cruauté
Par Laurent McAllister
Éditions Alire, 243 p.

C'est pas le temps de fêter

Les revues *esse Arts+Opinions* et *XYZ La revue de la nouvelle* livrent des numéros à l'arrière-goût amer.

Catherine Renaud
Le Délit

Le numéro spécial vingt-cinquième anniversaire de la revue bilingue *esse Arts+Opinions* paru cet automne n'est décidément pas axé sur l'aspect commémoratif de cet anniversaire. Pour souligner ses vingt-cinq ans d'engagement envers l'art contemporain, la revue *esse* –deux fois lauréate du grand prix Grafika (2005 et 2007) et lauréate, en 2006, des prix remis par le magazine *Applied Arts* et le magazine *Coupe*– s'est vu offrir en cadeau

un retrait de l'appui financier de Patrimoine Canada, gracieuseté des coupes financières dans la culture du gouvernement Harper. *Happy Birthday!*

Sans que l'aura sombre qui plane sur ce numéro-anniversaire découle uniquement d'une rancune envers Patrimoine Canada, il n'est pas étonnant que ce numéro, dont la thématique est «Trouble-Fête/Killjoy» offre «une réflexion sur le sens de la fête» (Sylvette Babin) dans l'art et dans la société plutôt qu'une célébration à proprement parler.

Ce numéro tire en effet profit de l'alliance entre des textes forts

qui s'interrogent sur la signification de la fête dans la société occidentale moderne et des photographies d'œuvres, d'installations et de performances qui laissent inmanquablement un goût «aigre-doux/bittersweet». On pense notamment à celles de Jeff Koons et de Cindy Sherman, piliers de l'art actuel, qui créent un véritable climat «d'antifête» dans les pages. Comme quoi un trouble-fête peut donner lieu à un heureux résultat.

XYZ La revue de la nouvelle a également publié son 99^e numéro cet automne. Cette revue consacrée à la nouvelle fait place à des

écrivains reconnus et en émergence, ainsi qu'à des auteurs de textes de réflexion sur la pratique de la nouvelle. Ce trimestre, Maude Dénommé-Beaudoin, Sébastien Roldan (lauréat du concours annuel de la revue) et Jean-Sébastien Trudel côtoient des écrivains chevronnés tels que Gaëtan Brulotte, Yves Boisvert et Louis-Philippe Hébert, qui livrent des entrevues exclusives.

Ce numéro de *XYZ* propose un assemblage éclectique de textes à la thématique variée, allant des petites gens au *bowling* à un nouveau regard sur l'obsédant cri du corbeau (inspiré par *The Raven*

d'Edgar Allan Poe). Cette formule en apparence enchanteresse ne donne pas non plus le goût de fêter, puisque nombre de ces textes transpirent un genre d'intellectualisme crasse où la recherche artistique, notamment dans la syntaxe ainsi que dans le choix et l'ordonnement des idées, peut facilement rebuter le lecteur moyen. On espère mieux pour le 100^e numéro. ☉

esse Arts+Opinions et
XYZ La revue de la nouvelles
En librairie

Un tramway nommé Sylvie Drapeau

Le Théâtre du Rideau Vert présente le classique de Tennessee Williams dans une mise en scène d'Alexandre Marine. Sylvie Drapeau y incarne une Blanche Dubois plus névrosée que jamais.

Julie Turcotte
Le Délit

Le succès de la pièce *Un tramway nommé Désir* ne s'est jamais démenti depuis la première fois qu'elle a été jouée à Broadway, puis adaptée au cinéma, il y a plus de cinquante ans. Certes, ce succès n'est pas uniquement dû à la performance mémorable de Marlon Brando à l'époque, aussi marquante fut-elle (certains se souviennent encore de l'acteur hurlant son fameux «*Hey Stella!*» dans une scène passée au rang de classique du cinéma). Car au centre de ce chef-d'œuvre de Tennessee Williams se retrouve surtout le personnage de Blanche Dubois, jeune femme névrosée dont la détresse psychologique et le désir d'échapper à la réalité constituent la trame dramatique de la pièce.

Débarquée du tramway nommé Désir à Nouvelle-Orléans, où elle vient rendre visite à sa sœur Stella, la délicate et sensuelle Blanche a bien plus à cacher que des vieilles lettres d'amour écrites par d'anciens prétendants. Confinée à l'espace réduit du petit appartement, poussée jusqu'à la limite du retranchement par le brutal Stanley, qui croit deviner en elle autre chose que la jeune femme chaste et pure qu'elle prétend être, Blanche ne pourra pas fuir son passé très longtemps. À travers des personnages tourmentés, la pièce explore les méandres de la



Blanche saura-t-elle se soustraire au regard perçant de Stanley?
François Laplante-Delagrave

psychologie humaine, sa fragilité, sa méchanceté, la facilité avec laquelle elle peut basculer dans la folie et l'illusion.

Le rôle de Blanche Dubois est allé à une actrice d'expérience, Sylvie Drapeau, qui remonte sur les planches du Rideau Vert après y avoir incarné Béatrice dans *L'effet des rayons gamma sur les vieux garçons* (de Paul Zindel) la saison dernière, et le rôle-titre dans la pièce *Marie Stuart* (de Friedrich von Schiller) mise en scène par Alexandre Marine à l'automne 2007. C'est donc une deuxième collaboration pour l'actrice et le metteur en scène d'origine russe, qui signe également cette adaptation de la pièce (traduite par Anne-Catherine Lebeau).

Drapeau partage la scène avec Catherine De Sève et Gregory Hlady, qui incarnent respectivement Stella et Stanley Kowalski. Bien qu'ils livrent une performance convaincante, ces deux acteurs arrivent difficilement à s'imposer aux côtés de Drapeau; car du début jusqu'à la fin, c'est Blanche Dubois qui emplit la scène de sa présence, névrosée à l'extrême. Tellement que l'on semble parfois basculer dans la caricature, et que les cris éperdus, les mimiques exagérées et les rires de petite fille niaise de Drapeau peuvent finir par agacer un peu. L'actrice reste convaincante cependant et maintient la cohérence de son personnage malgré les alternances parfois subites entre

le tragique et le comique. Si Paul Doucet arrive à insuffler quelque vie au personnage de Mitch, le jeu des deux autres acteurs masculins (Vitali Makarov et Danny Gilmore) ne sort pas de l'ombre.

Alexandre Marine a opté pour une mise en scène où interviennent la danse et la musique, et les scènes sont ponctuées ici et là de morceaux chorégraphiques signalant une rupture dans la progression dramatique ou encore une incursion dans le passé. C'est aussi une occasion de mettre encore plus en évidence la sensualité – et la sexualité – traversant le texte dramatique. La musique, également très présente, souligne habilement certains moments forts de la pièce, dont la scène finale où Blanche est amenée au son de la voix rauque du chanteur: «Si tu y croyais, ce ne serait plus un mirage...»

Le pari est bien réussi, somme toute, surtout grâce à la performance de Sylvie Drapeau. Bien que l'on puisse regretter qu'elle incarne une Blanche parfois exagérément théâtrale, il reste que c'est elle qui supporte à bout de bras l'édifice de la pièce, qui aurait peut-être été plus terne sans l'éclat qu'elle apporte à l'ensemble. ☉

Un tramway nommé Désir
Où: Théâtre du Rideau-Vert
Quand: Jusqu'au 31 octobre
Combien: 30\$ (25 ans et moins)

LITTÉRATURE

La Grenouille Bleue, une nouvelle venue

Nouvellement arrivée dans le monde de l'édition québécoise, la Grenouille Bleue compte se tailler une place bien à elle.

Julie Côté
Le Délit

Certaines personnes ne se laissent pas arrêter par une crise économique. C'est le cas d'Alain Gagnon, écrivain depuis une trentaine d'années, qui n'a pas hésité à se lancer dans une entreprise pourtant risquée, soit celle de lancer une maison d'édition en pleine période d'incertitude économique.

Ayant déjà publié quelques titres aux Éditions du CRAM, Alain Gagnon a souhaité offrir une place de choix aux auteurs de fiction, et s'est donc affilié à cette maison d'édition pour concrétiser son projet. Considérée comme une branche indépendante des Éditions du CRAM, la Grenouille Bleue espère bien donner la chance aux auteurs d'expérimenter dans la fiction pour mieux enrichir la culture d'ici. En entrevue au téléphone, M. Gagnon insiste:

il ne s'agit pas que de simplement donner une place aux auteurs de fiction, mais plutôt de les mettre de l'avant, ce qui explique le choix de mettre en évidence le nom des auteurs prioritairement aux titres sur la couverture des livres. Si l'on reproche souvent aux maisons d'édition d'oublier l'auteur derrière l'oeuvre, Alain Gagnon entend faire en sorte que ce reproche ne puisse être adressé à la Grenouille Bleue.

Sur tous les points, la nouvelle maison d'édition n'aspire à rien de moins qu'à faire mieux que tout le monde, comme nous le dit humoristiquement M. Gagnon. Et cette intention semble se concrétiser, à voir les cinq premiers titres publiés depuis août dernier. Rien n'a été laissé au hasard: la qualité doit transparaître autant dans le contenu que sur la couverture, une nécessité dans le marché actuel mais, surtout, la base de la philosophie de la maison.

Aux quatre coins de la province

Qui a dit que la littérature québécoise devait absolument se faire à Montréal? Alain Gagnon compte bien aller à l'encontre de cette idée populaire selon laquelle la culture québécoise réside uniquement dans la métropole. À juste preuve, il vit lui-même au Saguenay, tandis que le reste de l'équipe est éparpillé dans l'ensemble des régions du Québec et même à Paris, où se trouve la graphiste de la Grenouille. Comme M. Gagnon nous le précise, ce genre d'entreprise étant maintenant possible grâce à la technologie, pourquoi ne pas en profiter?

Si, pour cette première rentrée littéraire, la Grenouille Bleue s'est concentrée sur la fiction, il n'en reste pas moins qu'elle a d'autres projets pour les saisons à venir. La maison entend se pencher sur les auteurs québécois du 19^e siècle, encore méconnus dans

le monde littéraire, et elle planifie de lancer une série de courts livres biographiques sur les peintres de la Belle Province.

La revue littéraire est une autre avenue envisagée, donc gardez l'oeil ouvert!

D'ici-là, ne manquez pas

d'aller feuilleter les cinq premiers titres de la Grenouille Bleue en librairie. La maison sera du prochain Salon du livre de Montréal, en novembre: vous aurez donc la chance de faire la rencontre de la sympathique grenouille du milieu littéraire québécois. ☉



Jlmy Lu/Le Délit

Semaine de lâches

La pause culturelle
Julie Côté



MCGILL EST UNE DE CES

malheureuses universités qui ne bénéficient pas de semaine de relâche durant le semestre d'automne. Pour faire un pied de nez à l'administration mcgilloise –ou plutôt à cause de la précarité financière du journal–, votre *Délit* chéri fera une pause la semaine prochaine. Ce n'est toutefois pas parce que vous n'aurez pas le bonheur de nous lire pendant une semaine que la vie culturelle montréalaise s'arrête, consolez-vous! Il y a tant à faire que *Le Délit* peine à chaque numéro à condenser le tout dans ses trop peu nombreuses pages. Je me ferai donc douce cette se-

maine –pas de *God-bashing* cette fois– et me contenterai de vous faire part de quelques suggestions pour les deux prochaines semaines.

Au grand écran, le Festival du Nouveau Cinéma est à nos portes pour une 38^e édition. Prenant la ville d'assaut du 7 au 18 octobre, le Festival promet de montrer une façade moins connue du cinéma. Parmi la foule de films à avoir attiré notre attention, on retrouve le très difficile *Bandaged* de Maria Beatty, la rétrospective sur la réalisatrice Jane Campion, le programme présentation spéciale sur Gabriella Ferri, la co-production Sénégal-France *Ramata* et enfin, vraiment, beaucoup trop de titres pour pouvoir tous les énumérer ici! Ne manquez pas de consulter la programmation du Festival pour vous mettre l'eau à la bouche: www.nouveaucinema.ca.

En musique, le groupe pop progressif montréalais Polipe présentera son premier album *Tropiques du cancer* le 13 octobre prochain au Lion d'Or. Pour la modique somme de 10\$ (8\$ en prévente), il vous sera donc possible d'assister à la prestation de ce groupe à suivre. Gens de Québec, le lancement de l'album dans la Capitale aura lieu le

16 octobre au Cercle, où Navet Confit sera également de la partie. Visitez le www.polipe.com.

Côté arts visuels, le Musée d'art contemporain propose à partir du 10 octobre trois nouvelles expositions, dont on espère vous entretenir plus longuement dans les prochaines semaines. La Canadienne Tricia Middleton, qui présentera son mélange de grotesque et de baroque, l'Anglaise Tacita Dean qui, pour sa première exposition individuelle à être présentée au Canada, nous plongera dans une installation sur la danse moderne, et la Québécoise Francine Savard, qui s'intéresse à la peinture monochrome, seront les têtes d'affiche du Musée d'art contemporain pour cette automne. Visitez le site web du MAC pour connaître l'horaire des vernissages: www.macm.org

Et voilà donc de quoi enrichir vos deux prochaines semaines. Ne vous laissez surtout pas pourrir par la mi-session, il y a trop à faire en ville pour se ruiner la vue dans de lourds textes de théorie. Allez, dehors! On se retrouve le 20 octobre. ☺

Vous vous ennuyez déjà de Julie? Écrivez-lui.
artsculture@delitfrancais.com

Musée à domicile

Audrey Gauthier
Le Délit

Le froid est maintenant à nos portes. Au revoir camisoles, bonjour manteau et foulard. Cette température n'est pas le meilleur incitatif à se déplacer pour aller voir une exposition en plein cœur du centre-ville. Alors pourquoi ne pas tout simplement parcourir une exposition dans le confort de votre foyer? Le Musée McCord vous propose justement une série d'expositions gratuites sur son site Internet.

L'une de ces expositions pique d'emblée la curiosité: *Sans rature ni censure*. L'exposition fait découvrir cinquante ans de caricatures éditoriales provenant de quotidiens autant francophones qu'anglophones. On peut donc comparer l'approche de la même nouvelle, que ce soit la crise de la santé ou le référendum de 1995 dans l'une ou l'autre des langues officielles. Les caricatures sont disposées côte-à-côte, ce qui rend la comparaison des approches plus aisée. En guise de mise en contexte, les images sont accompagnées d'une notice explicative ainsi que d'un article contemporain issu de *The Gazette*, *Le Devoir*, *La Presse* ou *Montréal-Matin*.

Une seconde exposition, *Deux*

quotidiens se rencontrent, fait découvrir Montréal à deux époques différentes. Une juxtaposition de photographies prises aux 19^e et 20^e siècles permet de voir la ville en pleine mutation. Il est possible de voir Montréal avant les gratte-ciels et même les rues enneigées parcourues de carrioles. Un texte explique chacune des photos prises par William Notman au 19^e siècle. En plus des informations historiques, une trame sonore accompagne les images. Si l'envie de vous divertir encore davantage vous prend, le Musée McCord propose même un jeu de «cherchez l'erreur» avec les photographies de l'exposition. Le visiteur a l'occasion de tester ses connaissances sur la vie à Montréal au 19^e siècle. Toutefois, pour les férus d'histoire, sachez que les dates exactes des prises de vue ne sont pas indiquées. Néanmoins, grâce aux dates de naissance et de décès des deux artistes, on déduit qu'au moins un siècle sépare les deux séries.

Il ne vous reste plus qu'à vous installer dans le confort chaleureux de votre demeure pour explorer les ressources dont regorge le Musée McCord virtuel: <http://www.musee-mccord.qc.ca/fr/>. ☺

Retrouvez Audrey le vendredi à 18h sur CKUT au 90.3 FM.

droit montréal

Parce que l'avenir
a besoin de vous



Située au cœur des affaires, reconnue pour sa réputation internationale et pour son expertise de premier plan, la Faculté de droit de l'Université de Montréal demeure le choix par excellence pour des études supérieures.

Nos programmes d'études supérieures se distinguent par :

- une vision internationale axée sur la coopération et les programmes d'échanges
- des structures adaptées aux besoins de notre clientèle, avec ou sans mémoire
- un très grand nombre de bourses et d'emplois au sein d'équipes de recherche

Dans de nombreux secteurs de pointe ou traditionnels :

Common Law nord-américaine, commerce électronique, droit des affaires, MBA, droit des technologies de l'information, droit international, droit et travail, droit fiscal, droit notarial, en plus des programmes de maîtrise et de doctorat de recherche juridique (droit civil, pénal, administratif, constitutionnel, droit des biotechnologies, des autochtones, propriété intellectuelle, théorie du droit et méthodologie juridique).

Date limite d'admission le 1^{er} novembre
www.droit.umontreal.ca

Université 
de Montréal

La guitare: un jeu d'enfants

Vous aviez été averti la semaine dernière: votre journal étudiant mourrait littéralement d'envie de voir le documentaire *It Might Get Loud*. Pour l'occasion, deux journalistes du *Délit* vous livrent leur verdict.

Julie Côté

Le Délit

Présenté en avant-première montréalaise durant Pop Montréal, *It Might Get Loud* est sans conteste le nouveau documentaire à ajouter à votre collection de films sur la musique. Ayant pour but de rejoindre les fans de rock et tous ceux qui ont, à un moment ou un autre, rêvé de faire crier les foules grâce à leur guitare, le film de Davis Guggenheim permet de voir à l'oeuvre trois des plus grands guitaristes de ce monde réunis, soit Jimmy Page (The Yardbirds, Led Zeppelin), The Edge (U2) et Jack White (The White Stripes, The Raconteurs).

Les quatre-vingt-dix-sept minutes du documentaire sont partagées entre une visite chez chacun des trois musiciens afin d'y voir leurs méthodes de travail et de discuter de leurs débuts en tant que guitaristes, mais de surtout afin de rencontrer les hommes derrière les rockstars. On accompagne donc Jimmy Page dans son jardin anglais afin de replonger dans cette folle période du rock où Led Zeppelin faisait classe à part. The Edge, de son Irlande natale, nous montre les différentes méthodes qu'il utilise pour recréer les sons dans sa tête avec sa guitare, allant jusqu'à jouer sur la rive où les lointaines îles lui renvoient l'écho de son instrument. Jack White, véritable personnage de film à lui seul, nous transporte dans sa baraque de Nashville où l'on goûte à son univers et à sa perception unique de la musique.

Après ce tour d'horizon, on assiste enfin à la rencontre tant attendue des trois hommes où l'on discute, évidemment, de guitare, de processus créatif et de philosophie

musicale. Cette conversation est d'autant plus intéressante que les trois représentants -et pas les moindres- appartiennent à des générations et à des styles différents.

La rencontre ne se limite toutefois pas à la discussion, que l'on abandonne rapidement pour se tourner vers la véritable vedette du film: la guitare. Chacun y va de ses propres trucs que les deux autres cherchent à chiper. Autant The Edge et Jack White font les bons étudiants devant Jimmy Page, autant ce dernier se plie au jeu et s'amuse comme un vrai gamin à jouer les accords de Jack White. C'est cette image du film qui reste gravée en mémoire: trois légendes du rock qui s'amuse comme des enfants, au grand plaisir des spectateurs. En effet, impossible de ne pas taper du pied quand les trois guitaristes s'attaquent aux accords de «Whole Lotta Love». La séance d'improvisation qui s'ensuit ne permet que de confirmer et de propager la passion des trois rockstars, que l'on a finalement l'impression de connaître sous un jour nouveau.

Il n'y a pas à dire, *It Might Get Loud* est un documentaire qui ne manque pas de contenu. Les amateurs de rock regretteront de ne pas avoir assez entendu leurs idoles faire crier leur guitare alors que les guitaristes amateurs -ou pas- s'empresseront d'aller répéter les trucs de leurs idoles. D'un côté comme de l'autre, on ressort de la salle avec une incontrôlable envie de rocker. ☉

It Might Get Loud

Où: Cinéma AMC

2313 Ste-Catherine Ouest

Combien: 11\$ (étudiants)

Dos-Raie-Nez-Foie

Ça aurait pu être plus fort que ça: retour sur *It Might Get Loud*.

Le Bâton

Ralph Elawani



JE ME SUIS RENDU MERCREDI dernier au Cinéma du Parc -celui situé dans le centre commercial où vieux messieurs et hommes d'affaires aiment s'adonner à des parties de touche-pipi sous le regard de quiconque a le plaisir de passer par les salles de bain- dans le but d'assister à la première du film *It Might Get Loud*, mettant en vedette Jimmy Page, Jack White et le gars de U2 qui cache sa calvitie sous une tuque de designer lui couvrant la tête géométriquement jusqu'au milieu des oreilles.

D'entrée de jeu, je n'aime pas 90% des «guitar heroes» parce qu'ils sont tellement centrés sur leur jeu et parce que je ne peux pas ressentir d'empathie pour un mâle blanc pratiquant les plaisirs d'Onan devant moi. Autrement dit, ces personnages mythiques à la dégaine macho qui se présentent comme étant rémunérés au nombre de notes qu'ils savent jouer à la seconde ne peuvent m'ensorceler et me forcer à lever mon t-shirt.

D'une certaine façon, je suis réellement content d'avoir assisté à cette projection -qui semblait ne jamais vouloir débiter, dû au discours de monsieur du Parc (c'est le nom du monsieur en charge de ce cinéma...non?) par rapport au regretté Pierre «Peter» Falardeau. Dans la mesure où l'on peut se baser sur un documentaire qui suit une mise en scène un peu trop évidente et confirmée par la chansonnette acoustique qui clôt le film, *It Might Get Loud* a confirmé certains de mes jugements a priori.

Jimmy Page est un monstre sacré pour plusieurs et une source de satire un peu trop facile à viser pour d'autres. À mon avis, il est les deux à la fois. Le documentaire nous le présente comme un premier de classe qui, après avoir trempé dans le *alley folk*, s'est fait de la corne sur les doigts en tant que musicien de studio, avant de rejoindre les légendaires *Yardbirds*...et par la suite, vous savez qui. Cela dit, les séquences sur Page sont très bien documentées, mais Jimmy, avec sa tronche de docteur Caligari, renforce son image de dinosaure du rock avec son manoir, ses centaines de guitares, sa limousine et surtout, son technicien qui semble le suivre jusqu'aux toilettes. Était-ce nécessaire d'avoir un salarié pour lui enfiler sa *Gibson*? J'en doute.

Jack White, d'un autre côté, constitue le cas le plus fascinant, honnête et érudit de *It Might Get Loud*. Que ce soit par la première scène du film où il construit une *slide guitar* à l'aide de deux planches, une corde, une bouteille de Coca-Cola, un vieux *pick-up* et où il déclare: «*Who said you need to buy guitars*», ou bien lorsqu'il nous rappelle ses racines en référant au duo blues punk The Flat Duo Jets, White emplit le documentaire d'un positivisme qui dépeint l'avenir de manière moins noire et moins empruntée à la corrélation plus de technologie = meilleure musique.

The Edge (insérez ici une longue pause pour vous permettre de reprendre votre souffle après vous être disloqué la mâchoire d'un rire hagard pendant une heure)... Que dire sur l'architecte, le technicien, le blablabla? Certes, il joue dans U2. Ça devrait s'arrêter là, mais le problème est que le film parle de grands guitaristes, pas de gars ayant un budget illimité pour se bâtir un arsenal technologique plus gros que les ordinateurs de la Deuxième Guerre mondiale. The Edge confirme son rôle métonymique par rapport à une génération qui devait grandir dans l'absence de *guitar heroes* (le tout confirmé par son seul bon moment dans le film, c'est-à-dire ses références aux Clash et à The Jam). ☉



Sony Pictures Classic

Exceptionnel Bob Johnston



Bob Johnston, en concert avec Bob Dylan

Jimmy Lu / Le Délit

Vendredi dernier, l'immense producteur donnait une conférence gratuite au département de musique de McGill, offrant à ses auditeurs un pur moment de bonheur.

Bertrand Achou
Le Délit

L'affiche avait de quoi faire rêver: en fond, des pochettes d'albums aux titres mythiques (*Highway 61 Revisited*, *Blonde on Blonde*, *Live at Folsom Prison*, *Songs from a Room*) et ces mots: «*What do these records all have in common? One man, legendary producer... Bob Johnston*». Car c'est bien une légende qui a foulé l'estrade de la salle Tanna Schulich du 527, Sherbrooke Ouest, sans doute l'un des cinq plus grands producteurs de l'histoire du rock, à qui l'on doit certains des plus célèbres albums de Dylan, Cohen, Cash, Simon & Garfunkel, etc...

Le 2 octobre dernier, à 16h, les portes du Tanna Schulich Hall se sont donc ouvertes pour offrir au public plus de deux heures d'une conférence jamais pompeuse, foncièrement drôle, divaguant aux hasards des réminiscences d'un grand monsieur toujours aussi passionné. Tout d'abord, est arrivé sur l'estrade Howard Bilerman -également producteur, et batteur d'Arca-de Fire sur l'album *Funeral*- qui a raconté sa première rencontre avec Bob Johnston: après s'être rendu compte qu'il était assis deux sièges à côté de lui à un concert de Leonard Cohen, il est allé le voir en lui disant «*Hi! You know you are the greatest producer in History?*», et Johnston lui a répondu, «*Yes, I'm George Martin!* [le producteur des Beatles]». La foule s'est alors mise à rire, puis à applaudir lorsque Bob Johnston a fait son apparition.

C'est alors à un spectacle de haute voltige que les auditeurs ont eu droit. Le duo que formaient Bilerman aux questions et Johnston aux réponses valait à lui seul le détour. La conférence s'est déroulée à la manière d'une conversation, chaque ques-

tion amenant une anecdote, qui elle-même s'ouvrait sur une autre. Comme celle à propos de l'enregistrement mythique de «*Sad-Eyed Lady of the Lowlands*» de Dylan, où le groupe -qui n'avait jamais répété et avait reçu comme seule indication ces mots: «*It's simple, it's G-C-D!*»- montait en cadence à la fin de chaque couplet comme pour une finale, ne sachant pas quand la chanson allait se terminer. Ou encore l'histoire de ces concerts en prison que Cash et lui ont réalisés, contre les directives des pontes de CBS, et qui se sont vendus à des millions d'exemplaires. Ou encore le récit de ce moment où Johnny Cash, lors du concert à San Quentin, s'est mis à chanter une deuxième fois la chanson «*San Quentin*», alors que l'émeute grondait et qu'on lui avait demandé de chanter une chanson religieuse afin d'apaiser les prisonniers. Il a également parlé de la maison de disque indépendante qu'il a mise sur pied afin de redonner une vraie liberté aux artistes, son credo étant de ne jamais aller à l'encontre du désir de l'artiste, puis finalement de son repas de la veille avec Leonard Cohen, dont il est toujours aussi admiratif.

La conférence s'est terminée sous les applaudissements. Chacun pouvait aller librement parler au célèbre producteur, que ce soit pour lui offrir son disque ou lui demander un conseil. Et toujours ce sourire, ce pétilllement dans les yeux des vrais passionnés, et jamais aucune once de condescendance (ce qui est remarquable, surtout pour un professionnel de ce calibre). En 2010 paraîtra l'autobiographie de Bob Johnston, qui sera certainement une façon aussi excellente de connaître l'homme -dont la passion a teinté l'ensemble de sa carrière- que ne l'est l'écoute des disques qu'il a produits. ☉

Inoubliable Pop

Catherine Viens-Labeaume partage son expérience d'un concert haut en couleurs réunissant AIDS WOLF, Duchess Says et Teenage Jesus.

L'après-Pop Montréal
Catherine Viens-Labeaume



VENDREDI 2 OCTOBRE 2009, 22H15. J'entre au National aussi excitée qu'une enfant le jour de Noël doublé de l'Halloween et de Pâques. «*Teenage Jesus, maaaaan, peux-tu croire?*» Oui, c'était moi la fille qui n'en revenait pas et sautillait sur place. Leur dernière prestation remontant à 1979, il y avait quand même de quoi s'émouvoir. Et connaissant leur approche *No Future*, on ne s'attend pas à ce qu'ils fassent comme Cher en se tapant quatre tournées d'adieux larmoyants de suite.

Je ne suis pas du genre groupie, mais je dois avouer mon admiration pour Lydia Lunch. Je suis certaine qu'elle me trouverait ridicule de dire une telle chose, mais bon, que voulez-vous? Chacun ses faiblesses. Sa prestation de *spoken word* suivie d'une séance de questions au Symposium Pop de 2008 m'ont confirmé sa grande intelligence et son mordant. Crue, contestataire, moqueuse et touchante: toute une femme, et toute une histoire, la Lydia.

Certains médias annonçaient le spectacle comme étant une sorte de combo ringard de princesses punks. Pourtant, s'il y a bien quelque chose que les chanteuses d'AIDS WOLF, Duchess Says et Teenage Jesus and the Jerks n'incarnent pas, c'est le stéréotype des poulettes rock. Ces dernières donnent tout ce qu'elles ont sur scène, sans

se soucier du risque de briser une nouvelle paire de bas collants. Elles refusent d'être prisonnières de leur sexe et revendiquent leur juste place au sein de la communauté musicale, monde malheureusement encore dominé par les figures masculines.

AIDS WOLF constitue un choix logique comme première partie. Leurs performances donnent dans la confrontation, certainement déroutantes pour les *Pop goers* vêtus de pseudo Vintage ayant entendu parler de Teenage Jesus en feuilletant l'horaire du festival chez Urban Outfitters. AIDS WOLF fuient les conventions et la facilité. Difficile de suivre leurs mélodies, si mélodies il y a. Ce groupe nous plonge dans la cacophonie, sans points de repère. À nous de s'y retrouver.

Suit Duchess Says, groupe de chez-nous qui n'a pas besoin de présentation. Marathon Pop oblige, j'ai manqué leur prestation, mais à la vue de cette foule montée sur scène lors de leur dernière chanson, ils ont certainement fait honneur à leur réputation. On salue leur intégrité, qualité qui manque cruellement à certains de leurs confrères et consoeurs.

Puis arrive le moment cathartique: «*The fun is over*», dixit Madame Lunch. Les premières notes de «*Red Alert*» résonnent, et résonneront une deuxième fois de suite. Pourquoi? «*Because we felt like it.*» Le ton est donné. S'enchaînent «*Less of Me*», «*I Woke Up Dreaming*», «*Crown of Thorns*», «*Burning Rubber*» et «*Orphans*». Des jeunes excités, probablement mal informés quant à l'historique de non-coopération avec le public de la formation, tentent de grimper sur scène. Lydia Lunch, jamais intimidée, les repousse à coups de pied. Fidèle à ses habitudes, le groupe aura joué pendant un gros vingt minutes: «*There are no fucking encores with Teenage Jesus*», explique Lunch. Hallelujah. Les brebis qui en seront offensées n'ont manifestement rien compris à la philosophie *No Wave*. Teenage Jesus and the Jerks, les anti-dinosaures du rock. Merci Pop pour l'audace. ☉



Lydia Lunch

Jimmy Lu / Le Délit

CHD
CENTRE DENTAIRE
DE
HAUTE TECHNOLOGIE
DU QUÉBEC



*Toute la technologie à votre service
Tous les services au même endroit*

Dr Joëlle Marcil
Chirurgien Dentiste

Dr Nicholas Poirier
Chirurgien Dentiste

URGENCE 514.524.6848


1823, rue Sherbrooke Est, Montréal (Québec)
www.centredentairedehautetechnologie.com

Membres de l'A.S.E.Q.

 Métro Papineau

 Métro Sherbrooke

 45 coin Sherbrooke
Ligne verte

 24 est coin Papineau
Ligne orange

.....
**COUP DE FOUDRE,
DÉSIR, TENTATION,
SCANDALE,
ET BIGOUDIS!**

LAISSEZ-VOUS SURPRENDRE PAR LA CINÉMATÈQUE.

.....
PROJECTIONS • EXPOSITIONS • MÉDIATHÈQUE • CAFÉ-BAR
.....

2 CONSOMMATIONS*
POUR LE PRIX D'UNE AU
CAFÉ-BAR DE LA CINÉMATÈQUE
AVEC CETTE ANNONCE

**CINÉMA
THÈQUE.
QC.CA** 

LA PASSION PLEIN ÉCRAN

335, BOUL. DE MAISONNEUVE EST
MÉTRO BERRI-UQAM
TÉL. : 514-842-9763



* boisson gazeuse, thé ou café filtre

JE CHOISIS PIERRE-BOUCHER

Un climat de travail chaleureux et des équipes passionnées? J'aime ça!
En plus d'un environnement exceptionnel, je sais que je trouverai au
CSSS Pierre-Boucher le partage des connaissances, les pratiques
d'avant-garde, les techniques de pointe et le soutien
nécessaires à mon épanouissement professionnel.

jechoisis.qc.ca



Centre de santé et de services sociaux
Pierre-Boucher

CRÉER DES LIENS POUR LA VIE

Vous voudrez relire ce journal après l'avoir jeté?
www.delitfrancais.com

Flagrant délit de tendresse

Julie Turcotte
Le Délit

ÉPISODE 5

Résumé de l'épisode précédent:

Au cours d'une rencontre aux relents désagréables dans le bureau de son directeur, notre T.A. découvre que ce dernier l'a bel et bien aperçue à la bibliothèque avec son bel étudiant. Juste comme elle vient de prendre la décision de redescendre sur terre, elle est surprise par la photo sur un autobus d'un visage qu'elle croit reconnaître...

Cinq heures de l'après-midi, le métro déverse son flot humain sur les quais de la station Longueuil-Université-Sherbrooke. Il suit la foule, pensif, oubliant même de chercher parmi les centaines de visages qui l'entourent celui d'une jolie jeune fille à laquelle il pourrait décocher son plus beau sourire, comme il s'amuse habituellement à le faire. Non, ce soir, alors qu'il rentre dans sa banlieue d'adoption, un seul visage occupe son esprit. «Aucune de ces filles ne lui arrive à la cheville», se surprend-il à penser, non sans une pointe d'orgueil. Les images de la scène torride à la bibliothèque lui reviennent en tête tandis qu'il franchit la porte de la station et que l'air frais lui fouette le visage. Elle l'avait désiré si soudainement, si fortement... Mais pourtant, il l'avait revue aujourd'hui, à la conférence, et son changement d'attitude l'avait déboussolé; elle l'avait tout bonnement ignoré, et à la fin du cours elle était sortie précipitamment sans même lui adresser ne serait-ce qu'un petit sourire complice. Après ce qui s'était passé entre eux!?

Il ouvre la porte de l'appartement. Une odeur familière de «printemps» lui parvient aux narines, signe que son cousin est déjà rentré. Il tente de retrouver ses esprits, encore occupés dans la bibliothèque avec la belle rouquine. Une voix rauque lui parvient du salon, et il s'y dirige en se concentrant pour ne rien laisser paraître de son trouble. En vain.

«Mais qu'est-ce que t'as? T'as ben l'air bizarre!», lui lance son cousin, un éclat de curiosité dans ses yeux vitreux. «T'as revu ta belle Anglaise, hein, c'est ça?»

Il se laisse tomber dans le divan rugueux, regrettant presque d'avoir raconté cette histoire à son cousin. Mais après tout, se dit-il pour se redonner un brin de virile assurance, ce n'est qu'une fille! Ce n'est pas la première dans sa vie et ça ne sera pas la dernière!

«Ouin, je l'ai revue». Il prend un air détaché. Ses yeux se posent sur l'affiche du révolutionnaire obscur dont son cousin lui a si souvent parlé mais dont il n'arrive jamais à se souvenir du nom. Tchee Greva, ou quelque chose du genre. Quelques secondes s'écoulent avant qu'il n'ajoute: «Mais on n'a pas parlé. Je pense qu'elle veut pas trop que notre affaire continue... Mais de toute façon, ça me fait rien.»

Il n'en fallait pas plus pour que son cousin, rhéteur dans l'âme, se lance dans un discours passionné.

«C'est aussi bien de même, anyway. Cette fille-là, elle est pas faite pour toi: peut-être qu'elle est *cute*, mais quand même, c'est une Anglaise, *man!*»

Il soupire intérieurement et se cale un peu plus dans le divan, laissant son regard errer sur les miettes prises au piège entre les coussins.

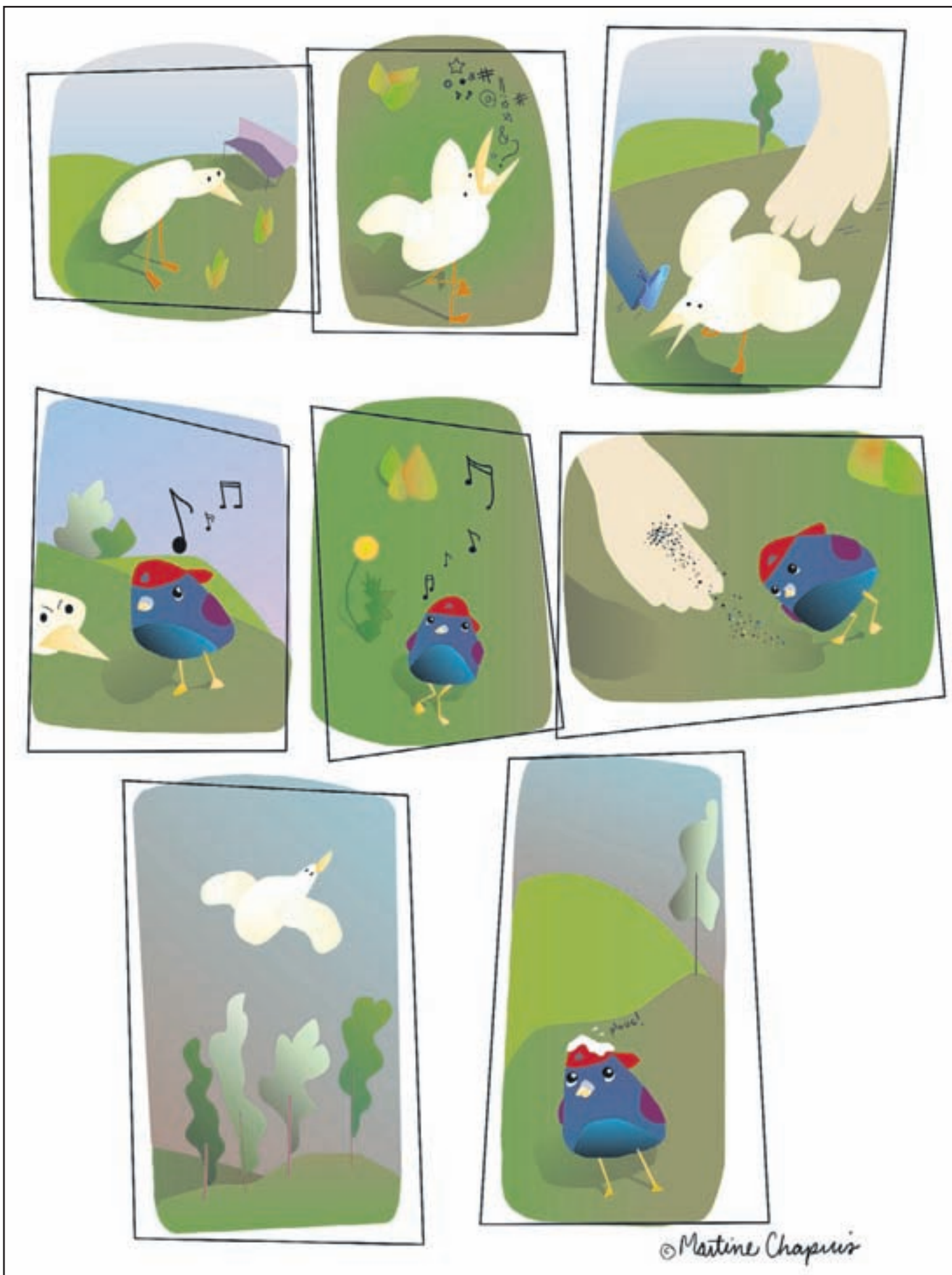
«Si ça se trouve, son père est le gérant d'une grosse *business* qui refuse que

ses employés se syndiquent, pis ça, tu veux pas ça. Moi, en tout cas, j'serais pas capable! Tu l'sais comment que c'est sacré pour moi, les syndicats. Ça sert à unir le

monde, à empêcher qu'on se fasse *crosser* par les *big boss* des grosses compagnies qui veulent rien qu'faire de l'argent su'l'dos du monde. Ouin, j'voudrais pas avoir

quelqu'un de même trop proche de moi, genre dans ma famille, là. Tsé quand t'étais avec Nathalie...»

Il sursaute tout à coup au nom de son ex. Il y a longtemps qu'il n'y a plus pensé, à Nathalie. Certaines images de lui et d'elle lui reviennent aussitôt à l'esprit... Ils avaient partagés de très bons moments ensemble... Une image mentale se dessine à partir d'un souvenir particulièrement agréable, où le visage de Nathalie s'efface pour laisser la place à celui, si délicat et oh combien envoûtant, de sa T.A. Un frisson lui parcourt l'échine et il ferme un instant les yeux pour se laisser submerger par cette plaisante vision. La voix de son cousin se fait plus distante, jusqu'à sembler venir de loin, d'un autre monde. ☉



© Martine Chapuis

ALLIANCE
VIVAFILM

MICHAEL MOORE



UN FILM DE MICHAEL MOORE

LE CAPITALISME: UNE HISTOIRE D'AMOUR

Version originale avec sous-titres français de CAPITALISM: A LOVE STORY



AV CINÉMA DÈS LE
2 OCTOBRE

WWW.CAPITALISMALOVESTORY.COM

WWW.VIVAFILM.COM



www.vivafilm.com